

GERRY L'ÉTANG & DOMINIQUE BATRAVILLE

FILLETTE LALO

Roman

HC
éditions

GERRY L'ÉTANG

DOMINIQUE BATRAVILLE

FILLETTE LALO

ROMAN

HC
éditions

© 2018 Éditions Hervé Chopin, Paris

ISBN 9782357204188

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Directrice éditoriale : Isabelle Chopin

Maquette : Point Libre

© 2018 Éditions Hervé Chopin

164, rue de Vaugirard – 75015 Paris

www.hc-editions.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Édouard Duval-Carrié.

Ti zwazo kote ou prale Mwen prale kay Fiyèt Lalo Fiyèt Lalo konn manje timoun Si ou
ale la manje ou tou Brikolobrik, brikolobrik Rosignòl manje korosòl...

(COMPTINE D'HAÏTI)

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Des rumeurs hallucinées hantaient les encoignures d'une cité frappée de blackout. Hommes et femmes en bleu de chauffe se débarrassaient de leurs uniformes et tentaient, nus, de fuir la souricière. Un tonton macoute que les clameurs de vengeance paniquaient, déféqua sur lui, courut se réfugier dans un tap-tap en panne, sortit de sa besace un short kaki chiffonné, l'ajusta à ses fesses. Une odeur de chair grillée mêlée de pneu fondu, émanant de brûlots tourbillonnants et hurleurs, empuantissait la pénombre.

Des manifestants entonnaient un cantique de défi : « *7 fevriye, avan solèy leve, peyi a libere !* » Au centre-ville, la foule scandait : « Grenadiers à l'assaut, *sa ki mouri, zafè a yo !* » La brigade Zulia veillait. Les murs de la capitale s'ornaient de graffitis et d'irrévérencieuses affiches de Président-à-vie en folle à marier se suicidant d'une balle dans la tempe. La statue de l'amiral de la mer Océane était jetée à la mer, des peintres insoumis décoraient leurs toiles de pintades décapitées. Soixante-dix-sept mille ramiers traversaient les cieux noirs à rebours. Cheftaine de la milice, Dame Ernst Léonard, avait désapparu !

Doumie Granvent positionna durablement la molette de son transistor sur la fréquence de Radio Mapou. Entre deux sons vaudou, il s'y disait qu'une nonne accompagnée d'un général avait pénétré ce matin l'aéroport Maïs Gâté.

L'hôtesse de la Pan Am qui enregistrerait les voyageurs en partance pour Miami ne distingua pas le visage de la femme, masqué par sa cornette, mais fut gênée par ses mains : des poignes d'homme, fortes, noueuses, sans grâce.

Après l'enregistrement, le général et la nonne se placèrent à l'écart, dans le salon d'honneur. L'officier, sous divers prétextes, éloignait systématiquement ceux qui approchaient la religieuse. Toujours escortée du militaire, elle fut amenée au pied de l'avion par un véhicule de soldatesque. Le général l'installa en première, alla discuter avec le commandant de bord et, juste avant la fermeture des portes, descendit rejoindre sa voiture sur la piste.

Peu après le décollage, l'hôtesse proposa du champagne. Quand la nonne leva la tête pour récupérer la coupe, l'hôtesse, ébaubie par ce qu'elle vit, s'effondra en bafouillant « Fi-Fi-Fillette Lalo ! ».

Un autre propos de Radio Mapou assurait que Dame Léonard se serait suicidée chez elle à Mirebalais, s'exécutant d'une balle d'or parce que insensible aux projectiles de plomb.

Un discours différent prétendait qu'elle arpenterait désormais le boulevard Jean-Jacques-Dessalines, se cachant, fardée, perruquée, parmi les prostituées délaissées par leurs clients en ces temps insurrectionnels.

La disparition de cette compagne implacable du régime faisait parler, déparler, même si prononcer son nom favorisait la survenue des cyclones, désorientait les chauffeurs de gros camions. Seul l'oiseau bavard posé sur le palais national pouvait impunément fabuler sur son compte.

Dame Ernst Léonard avait un goût secret des ornements, des bracelets que, dans l'intimité de sa demeure, elle arborait en série, une fois s'être débarrassée de son uniforme, douchée, pommadée de crèmes raffinées. Ses bras se chargeaient alors de lourdes chaînes d'étain, d'argent, d'or. Le reste de son corps donnait à voir des fantaisies en plastique, écaille ou fer découpé appariées avec minutie.

À l'extérieur, elle offrait une autre image : chapeau décoré d'une pintade (emblème aviaire du pouvoir), chemise, pantalon, tous en coton bleu, foulard rouge, gants blancs, pistolet Beretta à la ceinture, bottes de cuir ; il émanait d'elle et des histoires qu'elle portait une violence infinie. Elle prétendait pour sa part être une femme solide qui avait construit elle-même sa maison, première pierre et charpente incluses.

Diplômée de la Sorbonne en bibliothéconomie, elle composa la bibliothèque privée de Président-à-vie : quatre mille volumes dont *La vie des douze Césars* de Suétone, qu'elle savait par cœur, tout comme les locutions latines des pages roses du Petit Larousse.

Elle était réputée déclamer ces tirades à la fenêtre de la Mercedes six portes de Président, mettant la foule en liesse, surtout celle des écoles congréganistes qui faisait longuement résonner les vivats.

La concernant, Président-à-vie avait publié sous pseudonyme un article dans le quotidien *Le Nouveau Monde*, l'avait titré « Le titan » :

« Vous savez, messieurs-dames, qui furent les titans. Vous connaissez, j'imagine, le choc des titans. Notre excellent président doit faire face à une succession de chocs titanesques. Mais Dame Ernst Léonard n'est pas le moindre des titans. Sa main d'acier a repoussé quinze invasions, et l'histoire de notre république a dû encore une fois s'écrire dans le sang. L'archange de l'État veillait. Sensible à la gâchette, l'As de pique de notre bien-aimé porte toujours des gants et dit : ce n'est pas moi qui vous frapperai, ce sont les patriotes qui broieront vos os. Votre sommeil ne sera pas facile : zobops, bizangos, sans-poils, loups-garous effarèreront vos nuits... »

Les jeeps de la milice des volontaires faisaient le tour du pays. Chevaux, ânes, mulets, porcs étaient confisqués à fins d'immolation. Une fois, on assista à une pluie de sauterelles, certains y virent la main réprobatrice du Tout-Puissant du Testament Ancien.

La coiffure afro était suspecte. Quant aux barbes et moustaches, n'en parlons pas. Tout soupçonné barbudo devait pourrir à Fort Dimanche après passage éprouvant aux casernes Dessalines.

C'était le temps des prisonniers politiques, le temps des camoquins, des filles-Colgate, des filles-Aquafresh, des filles-Gillette, l'époque aussi des girls nattées. Écolières, écoliers ne juraient que par Juliette Gréco, Mireille Mathieu, Nana Mouskouri, Charles Aznavour. Le temps de John Travolta n'était pas encore venu.

Le grand cimetière de Port-au-Prince comme le charnier de Titanyen débordaient de morts, de chiens. On voyait tous les jours des gens vêtus de blanc, zombis de la tyrannie. Les âmes erraient en blanc, l'alcool était sous contrôle, impossible de se livrer totalement au tafia. Tout macoute pouvait dérespecter votre femme dans les bals populaires, lui sucer un lobe d'oreille, un orteil, la languette. Les vieux s'exaspéraient, les jeunes s'excédaient, tous étaient terrorisés.

Dimanche Damour, macoute de Saint-Médard, avait ouvert un restaurant sous sa véranda. Ses spécialités, banane bouillie foie dur et maïs moulu sauce cabri, attiraient du monde. Un sergent en uniforme vint déjeuner. Il ressemblait vaguement au colonel qui, depuis deux ans, concubinait avec l'ex-femme de Damour, partie un soir où Coupé Cloué chantait au Tamboula night-club de Cabaret. Son repas terminé, il repoussa une assiette qui ne contenait plus que trois morceaux d'os de bouc, posa sur la table un billet de dix piastres, se leva. Dimanche l'arrêta :

— Ces os ne sont pas pour un chien !

— Plaît-il ? fit le sergent stupéfait par le fusil que le macoute pointait sur lui.

— Mon chien est mort.

— Donnez-les à un voisin dont le chien est vivant.

— Je ne dois rien à mon voisin.

— Qu'en faire alors ?

— Il faudra qu'un homme les mange.

— Quel homme mangera ces os larges et puis épais ?

— *Ou menm menm !*

Le canon de l'arme touchait maintenant le front du sergent, lequel se rassit, s'efforça laborieusement de gratter, mâchonner, émousser, rogner, accourcir les os. Quatre heures plus tard, tandis qu'il attaquait

une dernière demi-côte, sa canine droite se brisa. Sa bouche était éreintée, sanglante, quand il montra la dent à Damour :

— Elle est cassée, je dois arrêter.

— Il faut finir. Et aussi manger la dent.

— Vous êtes sans maman, sans papa, monsieur !

— Oui sergent.

Il faisait désormais nuit. L'ultime os n'avait que peu diminué mais Dimanche, gagné par le sommeil, décida de libérer le militaire, qui s'enfuit. Il le pourchassa brèvement, le temps de lui asséner un solide coup de bois gaïac dans le dos.

Cinq jours après, au fond du jardin, Dimanche Damour qui répartissait à des cochons les rogatons de ses clients, n'entendit pas le coup de feu qui lui explosa le crâne.

La foule commença à grossir à partir du Pont-Morin. Les manifestants munis de branches, de drapeaux bleu-rouge, avaient pris la route de Bois-Verna, progressant vers la résidence métropolitaine de Dame Léonard. Les riverains fermaient rideaux, volets, bloquaient les verrous des magasins.

On la voulait saignée, dépecée, calcinée. D'aucuns munis de cuillères, casseroles, trompettes, tambours, vaccines composaient un bruit obsédant. Les cris les plus stridents provenaient du bar Au beurre chaud.

Les maisons étaient gingerbread. C'étaient d'accortes demeures ornées d'arbustes, d'allées de bougainvillées, de lauriers-roses. Au second étage de l'une d'elles fusait, à travers des persiennes, la chanson *Amour* du groupe Accolade, transfuge new-yorkais du Bossa Combo. Elle était étonnamment audible au mitan du charivari, et quelques insurgés observèrent que dans les deux dernières minutes du morceau, l'orchestre atteignait la grâce. Dans ces villas, les chiens aboyaient fort. Leurs reste-avec rejoignaient les émeutiers. Parmi ces derniers, trois gamins poussaient d'énormes roues de tracteurs, suscitant l'enthousiasme : « *Pè Lebrun pou Fiyèt Lalo !* »

Dès les premières rumeurs de soulèvement, Dame Ernst avait fait barricader son logis. Des miliciens venus de Fort Dimanche, rejoints par quelques militaires envoyés par un général, tiraient régulièrement

des salves en l'air afin de contenir une horde parvenue au portail en agitant coutelas effilés, pneus usés, bidons d'essence, bois d'allumettes.

Un vieux-blanc polonais sorti de l'Histoire se faufila parmi les contestataires, cria : « *Pè Lebrun pa ladan l, pito n voye asasen yo nan tribinal. Se konviksyon m k ap pale.* »

Derrière, soudain, la partie sud du mur d'enceinte s'abattit avec fracas. Un M4 Sherman rescapé d'El-Alamein venait de la défoncer. Le blindé pointa sa mitrailleuse vers le ciel, la déchargea tandis qu'il récupérait Dame pour repartir en trombe.

La foule, enragée de la voir s'échapper, parvint à projeter deux cocktails Molotov sur le char, à lui fesser force coups de roche. En pure perte. Alors elle déborda les gardes, blessa quelques-uns. La fébrilité du pillage général de cette maison bourgeoise leur évita toutefois le supplice du père Lebrun : un pneumatique en feu autour du cou. Les assaillants raflèrent tout ce qu'ils purent, incendièrent le reste. Certains quittèrent les lieux brandissant en guise de pièce à conviction un lot de livres frappés d'interdit par l'Église : *l'Enchiridion Leonis papae, Les vraies clavicules du roi Salomon, le Picatrix, Le grand Albert...* Ils laissèrent cependant aux flammes, par inculture, par peur aussi, des textes d'importance, manuscrits de la Secte rouge, appelée également « Cochon gris » ou « Vinbrindingue ».

À son arrivée au quartier général de l'armée, à deux pas du champ de Mars, le tank traversa une haie d'honneur d'officiers supérieurs. Dans un recoin du mess, la sœur de Dame Léonard, une religieuse, attendait auprès d'un sac renfermant une tenue de nonne.

Don Ernst Léonard Sélusmen venait de célébrer ses 50 ans. Dans sa maison de Mirebalais, la fête avait duré toute la nuit. Tasso de bœuf, pintade petits pois, griot de porc, poulet djon-djon avaient circulé incessamment. Président n'était pas venu, mais les convives gorgés de guildive avaient entonné en boucle :

*♪ Nou renmen Prezidan avi Prezidan avi bon papa
Se ou nou tout renmen ♪*

Ernst, de corpulence moyenne, bègue, légèrement chauve, était à l'origine professeur de latin pour classes de sixième au collège Pierre-Sully de Port-au-Prince. Depuis qu'il était devenu ministre de la Santé, il s'habillait de blanc, chaussait des bottes western. Au Conseil, il restait immobile dans un siège cuir carmin, réfléchissant intensément à ce que Président pouvait bien avoir envie d'entendre ; et ne trouvant pas, ne disait rien.

L'homme était de ces dilettantes jouisseurs qu'affectionnait la dictature, à condition qu'ils lui soient nécessaires, fidèles. Il avait été cadeaué d'une Mercedes quatre portes, d'une canne maçonnique et paradait à Mirebalais en répondant d'un salut à peine esquissé aux : « Bien bonjour dignitaire ; Honneur et respect vénérable ; Ochan pour Don Léonard ! »

Son week-end se partageait entre jeux de cartes et combats de coqs. Mais il n'aimait rien tant que les sorties à la plage de Mariani en compagnie de libertines mulâtres pétionvilloises. C'est aussi à ces virées marianiesques qu'il pensait avec gourmandise, impassible sur son strapontin. Les mulâtres papillonnaient autour de lui et gloussaient fort quand il les fourrait dans l'eau. Après ce konyen trempé, elles se repaissaient de lambi grillé, de rhum fin : Barbancourt cinq étoiles. Au dessert, entre deux bouchées de blanc-manger, ils fredonnaient ensemble :

♪ Pour le Drapeau, pour la Patrie
Mourir est beau, mourir est beau
Notre passé nous crie :
Ayez l'âme aguerrie
Mourir est beau, mourir est beau Pour le Drapeau, pour
la Patrie Mourir, mourir, mourir est beau ♪

Mais pendant que la limousine de Don, remplie de femmes à peau claire, et que le GMC de ses gardes du corps cheminaient le dimanche après-midi vers la côte, nombre d'automobilistes laissaient leur voiture au parking plutôt que risquer de se faire racketter par des macoutes. Ils se barricadaient chez eux à écouter Radio nationale, laquelle ne diffusait que de la ranchera, des chansonnettes françaises, des airs d'El Saieh, de Weber, de Nemours et, à l'occasion, d'obscurs discours où il était question que Thanatos, dieu grec de la mort, reçoive en son shéol les dieux du régime. Parfois encore, la radio passait en boucle l'hymne présidentiel que la république entière devait connaître par cœur. De fait, tous l'avaient appris, excepté, assurait-on, les témoins de Jéhovah.

Président-à-vie passait de longs temps à méditer *Le Prince* de Machiavel. Il s'inspirait de cet ouvrage pour forcer la volonté populaire. Mais il avait d'autres atouts. Dans son bureau, une grande photo le représentait en Baron Samedi, lwa des trépassés, avec frac noir, queue-de-pie, haut-de-forme. Chaque fois que son regard rencontrait le cliché, il pensait, main posée sur son colt : « C'est moi le maître des vies, des survies. »

Dans les jardins du palais, il débitait l'un après l'autre d'anciens discours électoraux. Par instants, pivotant sur lui-même, il haranguait une supposée foule : « Je suis le drapeau national, un et indivisible, le bicolore flottant sans cesse. » Il ne s'agissait point néanmoins de l'étendard créé à l'Arcahaie le 18 mai 1803, quand Dessalines arracha le blanc du tricolore français, symbole du colon honni, avant que la passionaria Catherine Flon ne cousît d'un de ses cheveux les couleurs bleue et rouge restantes. Dans ce bicolore-là, le rouge symbolisait le sang des esclaves, par extension, les Noirs dans leur ensemble, et le bleu, la liberté, accessoirement les mulâtres. Ce drapeau figurait donc la conquête de la liberté par l'alliance des Noirs et des mulâtres. Le bicolore de Président-à-vie était différent. Noir et rouge, il reproduisait cet autre emblème créé en 1805 par Dessalines devenu empereur, avant que le mulâtre Alexandre Pétion ne revienne dès 1806 au bleu et au rouge. Ce bicolore noir et rouge (qui était aussi la

bannière des Iwa Pétro), par-delà des contenus noiristes exacerbés par Président, fut l'oriflamme des partisans du : « Nous faisons ce que nous voulons ! Après nous, c'est encore nous ! Nous avons pris le contrôle du pays, définitivement ! »

Par ailleurs, Président-à-vie, qui rêvait d'être footballeur, avait une authentique admiration pour le roi Pelé. Mais sa haine de la coiffure afro, de ses connotations contestataires lui faisait détester d'autres joueurs brésiliens tels que Jairzinho. Il avait sorti un décret prohibant cette coiffure sur tout le territoire. Dans la sélection nationale toutefois, certains joueurs affichaient l'afro. Le bruit courait que Président les ferait tondre. Les footballeurs résistaient. Ils boycotteraient les éliminatoires de la Coupe du monde de 1970 si on leur rasait la tête. « Pas de boule à zéro pour nous footballeurs, autrement nous ne porterons point haut les couleurs de la nation ! » Contre toute attente, Président-à-vie céda. Il se vengea en faisant bastonner une cinquantaine de jeunes chevelus alpagués à Jacmel, n'épargnant pas même ceux qui n'avaient osé qu'un mini-afro.

Dix-huit camoquins en treillis, lourdement armés, avaient débarqué Baie-de-Henne en provenance de Cuba. Ils distribuaient des tracts, abattaient les miliciens VSN, incendiaient la petite caserne. Ils cherchaient aussi à fraterniser avec la population, mais celle-ci les évitait, terrifiée à l'idée qu'elle pût passer pour complice. Aussi ces camoquins étaient-ils toujours dix-huit quand ils quittèrent la ville pour Port-de-Paix.

Leur nom provenait des comprimés antipaludéens qu'utilisaient les premiers guérilleros qui menèrent la vie dure aux sicaires de Président-à-vie dans les marais de la frontière, le massif de la Selle, la forêt des Pins, la commune de Thiotte. Depuis, tout opposant armé était appelé « camoquin », et ceux qui les soutenaient jouaient leur vie, celle de leurs enfants, parents, serviteurs, chats, cochons.

Sur la route, alors qu'ils atteignaient les faubourgs de Jean-Rabel, ils furent menacés par une trentaine de soldats avec leurs fusils M1. La mitrailleuse des rebelles les déchiqueta carrément. La ville se vida de ses militaires, de ses macoutes, et les guérilleros s'installèrent au grand commissariat. Ils étaient conduits par un géant, Gros-Benoît, tireur émérite bien qu'il préférât le combat à mains nues.

Gros-Benoît, qui venait de terminer une licence de sociologie à La Havane, était inconnu du régime. La haine de la dictature l'habitait néanmoins. Il l'avait longtemps contenue, sauf pendant les

jours gras. Là, grimé, tête nouée, il repérait les macoutes en civil et en fête, se glissait dans le défilé et, profitant de la permissivité du moment, détournait le jeu carnavalesque du laisser-frapper pour les assommer parfois irrémédiablement avant de s'éclipser en dansant le rara au rythme des vaccines.

Président fulminait, c'était le deuxième débarquement de l'année ! Il fallait empêcher les camoquins d'atteindre le chef-lieu du nord-ouest, où des rétifs à l'ordre noir et rouge pourraient les rejoindre. Il nomma cette mission « Riposte du tigre », la confia à Dame, laquelle rassembla 163 fusils, 110 tontons macoutes, 90 militaires, 88 grenades incendiaires, 43 coutelas, 15 fillettes Lalo, 20 poignards frenn, 1 mortier. Trois jours plus tard, son équipage et elle-même arrivaient à Jean-Rabel.

Les guérilleros ne l'avaient pas attendue, étaient maintenant à Bassin Bleu. Elle les retrouva le surlendemain, attaqua au mortier. Les obus manquèrent leur cible, semant la dévastation parmi les habitants. Les camoquins répliquèrent avec leur mitrailleuse Poulemiot Maksima 600 coups minute, fauchant des combattants de la Léonard, dont la troupe se débanda. Les insurgés, profitant de la pagaille, s'engouffrèrent dans un camion réquisitionné et quittèrent la cité pour les champs de café alentour.

Quand Président-à-vie fut informé de cet échec, c'est d'une voix calme qu'il expliqua au téléphone à Dame Ernst, avec maints détails, qu'elle vivrait dans sa chair les traitements névralgiques qu'elle réservait aux détenus de Fort Dimanche si elle rentrait à Port-au-Prince sans avoir anéanti les rebelles.

Dos au mur, Cheftaine s'attacha d'abord à localiser les camoquins. Les espions du régime qui quadrillaient la région les repérèrent en quatre jours. Elle fit encercler l'habitation caféière sur la tête d'un morne où ils s'étaient repliés. Il fallait que tout brûle. Elle envoya ses

grenadiers à l'assaut en braillant : *Aut vincere, aut mori !* Mais l'opérateur de la Maksima les voyait venir et les déchirait avant même qu'ils ne puissent lancer leurs projectiles incendiaires.

Un début d'insubordination pointa chez les envoyeurs de grenades. Dame invita les deux plus véhéments à discuter, fusilla leurs testicules. Elle dispersa ensuite les grenadiers en douze coins du champ de bataille, les dépêcha par vagues simultanées afin que la mitrailleuse ne puisse les atteindre tous. À la troisième offensive, la plantation était en flammes.

Un colosse s'extirpa du feu. De ses deux revolvers, il tirait en courant sur tout ce qui bougeait dans le camp de Dame. Celle-ci sortit son Beretta, le coursa. Il fit face, visa la tête de Cheftaine, y déchargea ce qu'il lui restait de balles en martelant : « Que Lucifer te prenne en charge ! » Et comme il demeurait médusé de voir sa cible intacte, la Léonard tira dans son cœur...

Elle observait à présent le visage du géant. Malgré les brûlures qui le défiguraient, il lui rappelait quelqu'un. Une heure et quart plus tard, un souvenir surgit. C'était lors de l'affaire des chiens noirs.

Oswald Marbot, de sinistre mémoire, avait été l'organisateur et premier chef des tontons macoutes avant de devenir un opposant qui manqua d'enlever les rejetons du tyran. Traqué, l'homme rompu à la cynanthropie se transformait en chien noir aboyant sans cesse dans la capitale. Il se démultipliait à chaque place pour gueuler contre Président. Sa métamorphose la plus démente ressemblait à Cerbère, lequel avait barré la rue de l'Enterrement à une vieille, qui avait eu la vie sauve parce qu'une des trois têtes infernales avait flairé dans son panier un gâteau au miel. Tandis que le monstre dévorait cette douceur qu'il goûtait fort, elle avait pu s'enfuir. En conséquence, Président-à-vie ordonna d'occire tous les chiens noirs de l'aire métropolitaine.

C'était dix ans avant. La femme d'Ernst n'était à l'époque qu'une milicienne de base qui pourchassait les canidés noirs dans Port-au-Prince. Une famille de Pacot chérissait un vieux doberman. L'équipe de Dame l'avait repéré et s'apprêtait à l'abattre lorsqu'un enfant se précipita pour protéger la bête de son corps. Un macoute, Dimanche Damour, allait les tuer tous deux quand la Léonard, dans un geste de pitié qui lui était peu familier, s'interposa, enleva l'enfant de dessus le chien avant de liquider ce dernier. L'homme qu'elle venait de descendre dans le champ de café avait été cet enfant.

Cheftaine fit rassembler cinq guérilleros qui agonisaient parmi les caféiers carbonisés et les deux macoutes dont elle avait éclaté les couilles, pour les enterrer vivants sous un quénèpier. Quant aux cadavres, elle les laissa putréfier au soleil.

C'est avec circonspection et en silence que Don Ernst se promenait dans Mirebalais. Il observait la même mutité sur son parcours au sein du système et se comportait comme s'il ne savait rien des activités de son épouse, excepté celle de mairesse de la ville.

Léonard et sa dame fréquentaient assidûment l'église paroissiale. Il fallait les voir le dimanche matin, elle, crucifix, missel en main, priant gorge déployée ; lui, méditant les cent cinquante psaumes de David. Le prêtre, alors, ne manquait jamais de bénir Président-à-vie. Dans son dernier sermon, il avait dit : « C'est Dieu qui instaure l'autorité sur terre, ses décisions sont irrévocables. Rendons grâce au Maître puissant dont le trône est inébranlable. Rendons hommage également à Marie, mère de Dieu, facilitatrice des âmes repentantes. »

Tout n'était pas que mise en scène. Genoux pliés face au prie-Dieu, ces pieux catholiques s'absolvaient là de leurs lâchetés, débauches, infamies. Le ministre se faisait pardonner son attitude de Ponce Pilate, ses bacchanales marines. La gardienne de la révolution noiriste s'affranchissait des tortures administrées à Fort Dimanche, des prisonniers qu'elle affamait au point de les réduire à manger leurs excréments, de son affection pour Bravo.

Bravo était l'unique serviteur ayant à tout moment accès aux appartements privés de Dame Léonard à Mirebalais. Il avait accepté

d'être castré par l'épouse de Don Ernst afin de gagner la tendresse de celle-ci et aussi d'accéder au non-genre, à ses mystères. Chaque 29 juillet, anniversaire de création de la milice, Bravo donnait un show travesti peu connu du genre humain, sinon de ceux qui avaient en temps d'antan fréquenté Sodome, Gomorrhe, Tyr, Sidon. Cet ange protégeait de ses vices et vertus sa maîtresse, à commencer par les amours saphiques de cette dernière avec Chantal Dupré.

Mulâtresse aux cheveux solaires, flottants, Chantal Dupré, femme du guildivier Sansandre Leroux, était de ces citoyennes dont la vie avait été sauvée par leur allégeance au régime et la fascination que leur épiderme exerçait sur ceux du pouvoir. Chantal tirait de son accointance avec Dame, le privilège de rançonner les cultivateurs du Plateau central, lesquels la fournissaient journallement en légumes, animaux de bouche, en sus de deux ânes et d'une jument par an.

Chantal avait la beauté émouvante d'Erzulie Fréda, son goût des parfums. Sansandre, amoureux complaisant, lui avait érigé un autel devant lequel les paysans posaient leurs offrandes. Invariablement, il les recevait avec ces mots : « Merci pour ma déesse. Pour ce qui est du père de la patrie, il faut l'aimer, ne jamais l'injurier, l'aider à mater la rébellion des camoquins, ces apatrides impies, ces méchants qui l'empêchent d'atteindre l'Hosanna. »

Mamoune, à première vue, n'avait pour elle que ses 20 ans, mais à y regarder mieux, était exquise, poupine, avec ça là. Sa peau d'un noir intense, scintillant, était tendue comme ces chambres à air sur lesquelles certains tentent de rejoindre l'autre bord de l'océan. Ses dents fraîches éclairaient une bouche lippue, humide, obligeante. Elle portait sur son front une discrète marque violine laissée par une envie de sa mère qui, grosse d'elle, espéra un jour pour rien des raisins bord-de-mer.

Elle avait une coiffure à la garçonne, et sa robe, ses bas ainsi que les trois strings qu'elle enfilait pour sauvegarder sa virginité étaient bleus. Elle enleva tout ça pour Cantave un soir de blackout, après une année de baisers, de câlineries, de mots roses, de digitalisations empêchées.

Quand il la déflora, Cantave eut l'impression de s'introduire dans un cocon d'huile de palma Christi. Ajoutée au reste, cette onctuosité infinie, plus suave que l'aloë vera, lui inspira des sentiments inconnus, une totale addiction. Cette fille était pour lui, il était pour elle...

Mamoune s'occupait voilà maintenant trois ans de la fontaine du docteur Édouard Rey, pneumologue humaniste qui avait réservé la moitié du toit de sa vaste demeure à la fourniture en eau d'un bidonville en contrebas. Elle était donc chargée de l'entretien de la

citerne qu'alimentait la demi-toiture et de l'accueil des dépourvus qui se pressaient dès le petit matin, gallon en main, pour recevoir leur part.

Elle ne devait ouvrir qu'à des visages connus afin de préserver la résidence des délateurs. Car le docteur, qui stigmatisait la dérive despotique de Président-à-vie, était menacé. Le philanthrope avait pris des risques en dénonçant, en sa qualité de responsable de la Croix-Rouge, les bombes enflammantes projetées nuitamment chez des opposants, les dégâts qu'elles causaient. Il s'était publiquement interrogé :

« Qu'y a-t-il derrière ces bombes ? Serait-ce celui dont la voix mime celle nasarde et rouillée du Baron des morts ? Et que se passe-t-il dans les caves du palais national ? Cette maison ne serait-elle qu'un sépulcre blanchi ? »

Ses propos sans concession influençaient ses étudiants de la faculté de médecine, laquelle était devenue un nid de rebelles à la dictature.

Quand Abisique, un des espions les plus perspicaces de Dame Léonard, vint l'informer que Yolande annonçait partout qu'Ernst divorcerait pour l'épouser bientôt, Dame avait eu un sourire de dédain amusé. C'était inconcevable. Ernst était un inutile qui lui devait tout, qui n'oserait jamais pareille ingratitude... Mais lentement, insidieusement, un vide creusa son être. Elle commença par avoir des hébétudes, puis par ne plus manger, par boire à peine, le sommeil un jour lui fit défaut. Et un matin, au bout d'une nuit d'insomnie, une douleur se posa sur son cœur. Elle délaissa alors Chantal Dupré pour demeurer prostrée à Mirebalais, oublieuse de la direction de Fort Dimanche, de l'organisation de la milice, des rapports au palais. Le sentiment d'abandon l'oppressait, lui faisait perdre le goût des jours, des plaisirs, du travail.

Dame en fut la première étonnée. Don ne la touchait plus depuis qu'elle avait été grosse de leur enfant et, à compter du moment où elle l'avait fait ministre, ne lui consacrait de temps que par obligation sociale. Elle s'en était accommodée car il était resté. Et puis la peau dorée de Chantal, la traque des camoquins, la vigilance au côté de Président-à-vie, le voyage au bout de l'horreur, la vie quoi, avait pris le pas sur le reste. Aujourd'hui, pourtant, la perspective de perdre son époux la plongeait dans des abîmes de solitude.

Elle comprit qu'elle ne pourrait jamais s'y faire un dimanche après-midi, tandis qu'Ernst embarquait dans sa Mercedes. Le repliement de sa jambe dévoila une Kentucky's Western. Elle trouva qu'aux pieds de n'importe qui d'autre ces bottes auraient été grotesques, mais à Ernst, elles donnaient une classe folle !...

Yolande, tenue fermement par deux macoutes, fut traînée dans le bureau de Dame Léonard à Fort Dimanche.

— Alors comme ça, Paulina Yolanda Ramirez Valdez, il paraît que mon mari va me quitter pour vous ?

Yolande sursauta. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait entendu prononcer son véritable nom.

— Tu te fais passer pour une mulâtresse de Pétion-Ville, mais tu n'es qu'une Espagnole seize carats entrée dans le pays sans papiers. C'est ce mulâtre sodomite de Kalfenkras qui t'a fait venir pour son lupanar rue Rigaud, où depuis cinq ans tu fais gicler le vaurien !

Dame la savait étrangère, sans soutien. Yolande se sentait vulnérable. Ce sentiment s'amplifia quand, après avoir répété sa question, la Léonard sanctionna son mutisme d'une calotte claquante. L'anneau baroque enserrant le majeur de sa tortionnaire lui érafla la joue. Les yeux effarés de Yolande reconnurent là une de ces bagues montées qu'utilisent les lecteurs des deux *Albert* pour protéger leur doigt tournant les pages des mauvais livres. La Ernst avait la main sorcière !

Cheftaine fit encore dénuder sa prisonnière, histoire de vérifier si son mari avait du goût. Il en avait, incontestablement. C'est alors qu'elle commit une mesquinerie, vilénie gratuite au regard de l'issue tragique qui se profilait. Elle fit écarter les jambes de Yolande, pénétra difficultueusement un doigt empêché par des chairs tétanisées, demanda : « *¿ Te gusta ?* »

Après, Dame eut un mot définitif : *Alea jacta est !*, intima aux macoutes de sortir, alla à sa fenêtre. Elle suivit du regard le cheminement de Yolande, jusqu'au polygone de tir où on l'enchaîna à un poteau, l'aspergea d'essence. Son corps s'embrasa d'un coup.

Dame Léonard avait choisi de se reposer ce samedi où il ne pleuvait pas. Voilà des mois d'ailleurs qu'il ne pleuvait plus. Aucune plante n'arrivait à pousser, pas une fleur, pas un arbuste. Même le gazon du palais national était rabougri, desséché. La poussière en suspension s'immisçait partout. Chaque midi, Président-à-vie et son épouse imploraient la pluie bienfaisante, l'arrosée du ciel.

Dame ne cachait pas son dépit. Le pays lui semblait comme frappé d'une plaie d'Égypte. Elle avait commencé son après-midi par une litanie des saints pour finir avec des ayibobo. Elle fit encore tracer un vèvè sous son lit, plaça sur sa table de chevet un ex-voto à Marie, qu'elle nommait Erzulie. Enfin, épuisée de chaleur, écoeurée par le goût de poussière qui ne quittait plus sa bouche, elle s'endormit.

Le lendemain, elle supervisa l'entraînement des miliciens à Fort Dimanche. Ils étaient venus en nombre, arborant leur uniforme bleu habituel, suivant avec minutie les instructions de Dame. Elle portait des lunettes écaille qui lui faisaient ressembler à une intellectuelle arrogante, avec lesquelles néanmoins elle se trouvait sexy. Cheftaine donnait des instructions à ses troupes. « Garde à vous ! Marquez le pas ! En avant, marche ! Une, deux, Une, deux ! Courez ! » Les paramilitaires faisaient des tours de piste, visages luisant sous le soleil. Dame Léonard passa aux exercices de tir. Les plus habiles atteignaient la marque jaune peinte sur le mur.

À la fin de l'entraînement, tandis que les macoutes rompaient les rangs, Dame, qui avait regagné son bureau, fit venir un VSN bien bâti qu'elle venait de repérer.

— D'où viens-tu ?

— De Hinche.

— Les jeunes nègres de Hinche sont-ils en bonne forme ?

— Ils le sont, Cheftaine. En forme, en forme, en forme ! Et endurants avec ça.

Cheftaine enleva ses bottes. Honorus le Hinchois les saisit, baisa trois fois chacune d'elles, les posa en équilibre sur sa tête, improvisa une danse puis une chanson qui eut l'heur de plaire à sa patronne :

♪ *Se wou nou vle*

Se wou ki marèn nou, ki batize nou

Avèk ou n ap mache ♪

Dame, d'abord amusée, ensuite excitée, se précipita sur Honorus, l'ébranla. Ils chutèrent. À terre, elle défit la braguette du macoute, le branla. Puis ôta son pantalon, sa culotte, se positionna à quatre pattes et, écartant au maximum les cuisses, ordonna au Hinchois :

— Arrose mon jardin, fais-lui oublier toute cette poussière !

L'échappée dominicale de Don à Mariani avait été un fiasco. Aucune des mulâtres habituées aux baignades voluptueuses d'Ernst n'était présente quand les gardes étaient passés les chercher. Pire, leurs mères avaient prié les sbires de ne jamais revenir. Chez Yolande, il n'y avait personne. Don Léonard avait bien essayé de se rabattre sur quelques grimelles et griffonnes de sa connaissance, en vain. Partout il s'était heurté à des refus épouvantés. Quand il comprit la cause de l'affaire, c'est un mari ulcéré qui alla demander des comptes à son épouse.

Dame Léonard crut pouvoir le freiner en lui rappelant qu'il n'était rien sans elle, qu'un seul mot de sa part à Président-à-vie suffirait pour qu'il retourne à ses cours de latin, voire qu'il... Don ne la laissa pas finir. Elle avait par pure jalousie, à la suite de racontars, commis un gâchis effroyable. Elle lui rappelait désormais Malouk, le molosse qui gardait leur domaine de Mirebalais. Ce mâtin était le descendant de chiens de guerre introduits lors de la Grande Révolution par le général Rochambeau afin de dévorer les nègres insurgés. Malouk était redoutable, et Don devait constamment l'humilier pour se faire respecter. Il entreprit en conséquence de rabaisser sa femme, chercha ses mots en latin, ne les trouva pas, lança alors :

— Tu as la gueule trop laide, la peau trop noire, la main trop sale, la culotte trop jaune, la bouboune trop grenue !

Mais ça ne suffisait pas. Aussi lui cracha-t-il dessus en tonnant :
« Démonomane vinbrindingue ! »

Président-à-vie racla deux fois sa gorge, manière de signifier qu'il désirait le silence. Un bruit semblable de Cheftaine Léonard fut répété par 16 000 volontaires de la sécurité nationale, hommes et femmes, tontons macoutes et fillettes Lalo donc, lesquels encadraient 307 000 personnes réunies au champ de Mars. Le calme frappa comme un coup de poing. Président ajusta son micro :

« Citoyens, citoyennes, j'ai entrepris la vengeance ! La Grande Révolution, c'est nous, Noirs, qui l'avons faite, qui avons libéré ce pays de l'esclavage, donné à tous les Noirs du monde raison d'être fiers. Et que s'est-il passé une fois cette œuvre inouïe accomplie ? Eh bien le bénéfice nous en a été confisqué ! Les mulâtres, au prétexte que les Blancs étaient leurs pères, ont pris les terres dont nous avons chassé ces derniers. Rappelez-vous ce mot qu'eut alors Dessalines, fondateur de notre nation : "Mais les Noirs dont les pères sont en Afrique n'auront donc rien ? !" Non, les Noirs n'ont rien eu. Quant à Dessalines, les mulâtres, qu'on appelle aussi les Jaunes, ont comploté pour l'assassiner à Pont-Rouge... Heureusement, je suis arrivé pour finir la révolution entamée par nos glorieux devanciers, terminer le travail. Je suis le marron farouche à la recherche des rayons purs du soleil radieux pour conduire le peuple noir vers plus de progrès, de bien-être. Car l'Histoire ne s'arrête pas, ne s'arrêtera jamais. Elle suit sa courbe progressive sans s'occuper des mortels, prend toujours sa

revanche. Je suis la revanche de l'Histoire. La révolution noiriste que je poursuis est comme un fleuve qui charrie tout sur son passage.

» L'irrespect mulâtre nous a fait mal, très mal. Les mulâtres nous ont humiliés en faisant de nous des laquais, en nous recevant sous leur véranda, jamais à l'intérieur, en nous interdisant leurs filles, mais en abusant des nôtres tout en les prétendant laides... en déviergeant nos fiancées... »

Président s'enroua, s'arrêta. Des souvenirs remontaient, douloureux. C'était dans sa jeunesse, quand il était fou de Sima, fruit des amours ancillaires d'un philologue mulâtre.

Lorsque le ventre de sa petite bonne commença à grossir, le philologue logea celle-ci dans une pension de Léogâne accueillant cette clientèle. Il n'y passa qu'une fois, peu après la naissance de l'enfant, pour s'assurer que son teint confirmait qu'elle était sa fille. Sima grandit là.

Sa peau relativement claire, sa beauté, son chic attiraient un étudiant en médecine qui faisait chaque semaine le voyage à dos de mulet depuis la capitale pour lui offrir des chocolats. Les autres filles de la pension l'attendaient, c'étaient elles qui mangeaient les chocolats. Sima, pour sa part, n'en avait que faire. Le dimanche après-midi, à peine avait-elle salué l'étudiant qu'un jeune mulâtre radinait pour l'emmener faire un tour dans sa Chrysler étincelante. Malgré ça, l'étudiant revenait tous les week-ends. Une fois, la mère de Sima avait dit à sa fille :

« Il est très noir, assez vilain et sent la bourrique. Mais il sera bientôt docteur. L'autre s'amuse avec toi, il te fera ce que ton père m'a fait ».

Sima se résolut à l'épouser, se retrouva par la suite Dame consort, soit Première-dame-à-vie. Seulement, ils ne furent jamais heureux

ensemble. Elle le sut dès la première nuit qu'ils passèrent tous les deux, quand il lui déclara :

« Finalement, je n'aurai eu que les restes du mulâtre. »

Président reprit sa diatribe :

« Les mulâtres nous ont abaissés en nous fermant l'accès aux meilleures écoles, plages, bars, bordels, et en faisant pire encore : en nous imposant les divinités des Blancs, en transformant nos dieux en diables. J'ai donc entrepris la vengeance pour rétablir la justice. Certes, ce n'est pas facile, on veut m'abattre. Quelle erreur ! Je suis un être incorporel – la voix de Président était à présent nasillarde comme celle du Baron. Alors aux mulâtres qui se rebellent contre ce noble projet, aux Noirs esclaves qui servent leur combat d'arrière-garde, je dis : mes représailles seront terribles.

» D'autres opposants, intellos repus qui promeuvent la démocratie, entendent me remplacer à la tête de ce pays, quitte également à me faire mourir. Les insensés ! Prêcher la démocratie dans un océan de misère, de souffrances physiques et morales peut évidemment plaire aux peuples riches et à leurs gouvernements, mais n'arrive à convaincre aucun homme qui n'a pu encore satisfaire aux nécessités premières de sa nourriture, de son logement, de son habillement, de l'éducation de ses enfants. Alors peuple déshérité dont je défends les intérêts, je vous exhorte : ces intellectuels, frappez-les à la tête, donnez-leur des coups de roche en tête, des coups de fistibal en tête. *Bat yo nan tèt, ba yo kout wòch nan tèt, kout fistibal nan tèt !* »

Président-à-vie termina son discours en mimant un lancer de pierre à l'aide d'une fronde imaginaire. À son côté, Dame effectua la même projection. Ses seize mille macoutes firent pareil. Leur cible fut, curieusement, la foule amassée, laquelle eut un réflexe de protection puis un rire un peu forcé avant d'applaudir à tout rompre.

À la vue de Mamoune, Dame Ernst frappa rageusement de ses bottes de cuir le sol de terre battue des souterrains de Fort Dimanche.

— Chérie, *ou anba mwen, ou pral rele pou mwen, ou pral ban m ji w !* Tu es tombée en enfer ! Je vais te rigoiser, t'estamper, te massacrer. Sinon tu vas parler. De toute façon, tu vas parler, mais si tu causes présentement, je ne vais pas te défaire. Alors dis-moi où est ton patron. *Pale avè m, pale ak metrès la.*

— *M pa konnen, metrès, m pa konnen, vyèj pete je m, tonnè boule m, m pa konnen,* vraiment, vraiment, j'en sais rien !

— *W a gen tan konnen ! Mwen pa nan jwèt avè w !* Tu vas décadénasser ta langue ou mourir ! Où est le docteur ?

— *Mwen p ap pase w nan jwet, métrès, m pa konn jwe marèl,* je te jure madame que je ne sais pas ! Et pourquoi tu en veux au docteur ? Il n'a fait que du bien autour de lui.

— *M ap fè w tounen yoyo, ti fanm.*

— *Jwèt pou ou metrès, fisèl la nan men w.* Mais n'oublie pas que tu es une femme comme moi, alors ne me fais pas mal !

Dame se fit offrir un bol de fruits : des fraises fraîches des hauts de Kenscoff, qu'elle enfourna, une tranche d'ananas au miel, qu'elle savoura les yeux fermés. Puis ses bottes recommencèrent à marteler lourdement la terre. Ses mains, qui avaient forci, tremblaient légèrement, ses yeux étaient devenus gros :

— *Aut viam inveniam aut faciam.* Si tu ne veux pas parler Mamoune, tu verras le dimanche de Pâques avant le vendredi saint.

— *Non métrès, mwen pa konn anyen.* Et si tu insistes, j'offrirai mes seins à saint Nicolas. Lui saura, jugera.

— Tes seins ? Tes seins ? Tu vas voir ce que j'en fais, salope !

La Léonard déboutonna violemment le haut de la robe vichy de Mamoune, arracha son soutien-gorge, fit un signe impatient à ses séides. La jeune femme hurla quand elle vit apporter des ciseaux... La main de Dame ne trembla pas lorsqu'elle sectionna les mamelons.

Dans le jeu complexe d'équilibre, de rivalité, d'incertitude qu'organisait Président-à-vie pour sécuriser sa domination, Dame Léonard avait une obsession vitale : ne dépendre que de lui, n'avoir aucun compte à rendre aux conseillers du chef. Deux de ceux-ci étaient particulièrement redoutables. Ce n'étaient pas de simples exécutants. Président leur laissait une marge de manœuvre dont certains de ses fidèles avaient fait les frais. Ces conseillers politiques avaient pour noms Gérald d'Andalousie et Bruckner Kaborne.

Gérald d'Andalousie était un personnage déroutant, à la vie plus romanesque qu'une fiction. Il était issu en lignée paternelle d'une famille békée martiniquaise fondatrice à Saint-Pierre du journal *Les Antilles*, lequel défendait les intérêts des Blancs créoles de l'île. En 1902, la famille fut ruinée par la destruction de la ville après l'éruption de la montagne Pelée. Le père de Gérald laissa donc la Martinique pour Le Cap, s'y établit comme négociant, fit fortune, retrouva son rang.

Gérald naquit de l'union de ce béké pierrotin et d'une mulâtresse capoise. Son phénotype était complètement blanc. Citoyen français, il quitta Le Cap pour poursuivre ses études dans le Paris de l'entre-deux-guerres, au lycée Louis-le-Grand, puis à l'Institut catholique et à la Sorbonne. Là-bas, il fut l'ami de François Mauriac, déploya une intense activité d'essayiste et de publiciste au sein de la mouvance

royaliste de l'extrême droite française. Il créa notamment *Les Cahiers d'Occident*, revue littéraire et politique d'inspiration maurrassienne, y publia Léon Daudet, Henry Bordeaux, Daniel-Rops... *Les Cahiers d'Occident* fusionnèrent avec d'autres périodiques de droite radicale pour fonder *La Revue du siècle*, laquelle toutefois ne résista pas au vol de sa trésorerie par Gérald.

Rentré au pays natal, d'Andalousie se mit au service des présidents mulâtres, mulâtristes et autoritaires, Steno Vincente et Leslie Mescot, se distinguant par son combat contre les droits des peuples et de l'homme, qu'il considérait comme des abstractions illogiques, par ses prises de position en faveur du gouvernement français de Vichy. Il était par ailleurs propriétaire au Cap d'un quotidien et d'un hôtel : l'Hostellerie du roi Christophe.

Après l'élection de Président-à-vie, Gérald, qui n'avait pourtant pas voté pour lui, fut approché par le premier à la faveur de leur origine martiniquaise commune. Président avait en effet constitué autour de lui un « lobby antillais » formé principalement de descendants de Martiniquais ou de supposés tels, qui profitait grassement du système. Leur relation fut encore confortée par la préface qu'écrivit d'Andalousie pour un essai de Président, et surtout par le rôle qu'il joua dans l'apaisement des relations entre Port-au-Prince et Washington.

Convaincu que la dictature engendrait le communisme, John Mitzgerald souhaitait destituer Président-à-vie. Ce dernier entreprit alors d'obtenir du dirigeant français Karl de Galle de dissuader le président étasunien de mener à terme son projet. Il mandata à cette fin d'Andalousie. L'affaire était compliquée en raison de l'image internationale détestable du despote, du mépris qu'il inspirait à de Galle. En outre, les orientations politiques affichées par Gérald lors de son expérience parisienne comme durant la seconde guerre

mondiale – contre lesquelles s’était construit Karl – ne faisaient pas nécessairement de lui l’intermédiaire idoine.

Gérald ne comptait pas moins un allié au cœur du pouvoir français : le responsable des affaires africaines et malgaches, Blanc créole de Guadeloupe. Cet ami lui suggéra de persuader les membres influents du parti de De Galle, qui feraient ensuite pression sur leur patron. En conséquence, d’Andalousie débarqua en France avec deux valises, l’une de médailles, l’autre de billets.

Les décorations, distinctions, écharpes, ordres, insignes du pays de Gérald eurent un succès mitigé auprès des hiérarques gallistes. Les billets furent par contre reçus avec émotion, exaltation, au point que l’ambassade de Paris dut fournir une deuxième valise, puis une troisième. Et Gérald d’Andalousie obtint l’intervention qu’il était venu chercher.

Gérald assurait également auprès du dictateur un rôle essentiel. Il gérait à Port-au-Prince le journal quasi-officiel de la république : *Le Nouveau Monde*.

Les éditoriaux et ouvrages de cet essayiste confortèrent la théorisation d’un fascisme tropical à base raciale. Ainsi, l’un des principaux idéologues du système était un mulâtre dont le soutien à un pouvoir totalitaire était en cohérence avec ses convictions politiques, mais dont la caution apportée au noirisme était moins attendue.

Président-à-vie qui se piquait d’écrire, considérait d’Andalousie comme son alter ego intellectuel. À mesure des relectures et amendements des textes de l’autocrate par Gérald, se développa entre les deux hommes une sorte d’amitié, si tant est qu’elle fût possible dans un contexte qui ne retenait en définitive qu’intérêts et rapports de force. D’Andalousie mesurait la sollicitude que lui témoignait Président à un détail : à l’issue des longues séances de travail qui

mobilisaient ministres et conseillers, il était le seul que Président-à-vie conviait à uriner avec lui. Pisser en compagnie du chef était son privilège, la marque de son influence.

Gérald se délectait de cette prépondérance en se plantant de temps à autre au mitan du rond-point du Bicentenaire. L'apparition de ce « Blanc » en costume élégant mettait la place en émoi. Les automobilistes, par flagornerie ou prudence, le saluaient ostensiblement avant de tourner en cercle jusqu'à ce qu'il leur rende leur salut. Il laissait certains effectuer jusqu'à dix girations pour enfin daigner bouger la tête ou la main. D'aucuns tournaient vainement, s'en allaient accablés.

La mort de Président plongea d'Andalousie dans un embarras imprévu. Il se disait que son rival Bruckner Kaborne, très en cour auprès de la veuve du décédé et de son fils, nouveau Président-à-vie à peine sorti de l'enfance, exigeait désormais sa tête. Il rédigea une chronique nécrologique poignante pour *Le Nouveau Monde* puis, au lendemain des funérailles, se précipita au palais. Sa Pontiac fut étrangement stoppée à la guérite d'entrée ; et tandis qu'il protestait avec véhémence, reçut d'un caporal une claque magistrale qui le laissa livide. Il comprit que c'était fini.

Il fallait à présent faire très vite. Il repartit en trombe vers la rue Monseigneur-Guilloux toute proche, rentra dans une demeure amie, referma soigneusement le portail, se glissa dans le coffre d'une voiture autre que la sienne. Son chauffeur prit ensuite la direction de l'ambassade de France, laquelle accorda l'asile politique à Gérald. Il fut exfiltré quelque temps plus tard, pour mourir en exil peu après Président-à-vie.

Dame Léonard avait un amour fou des livres. Elle était convaincue que l'univers se trouvait dans les livres, de même que la possibilité d'agir sur le monde. Cette conviction la portait à retenir deux catégories d'ouvrages : des volumes philosophiques d'une part, des livres sorciers de l'autre. Sa bibliothèque privée, dont l'ordonnancement suivait rigoureusement la classification décimale de Melvil Dewey, était composée majoritairement de ces types d'écrits. Pour les premiers, *Les rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau côtoyaient par exemple l'*Apologie de Socrate* de Platon ou *Pensées*, inédit d'Etzer Vilaire. Pour les seconds, il s'agissait principalement de grimoires médiévaux aux titres interminables : *Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du Petit Albert*, traduits exactement sur l'original latin qui a pour titre : *Alberti Parvi Lucii Libellus de mirabilibus naturae arcanis*, ou encore, *Le véritable dragon rouge*, où il est traité de l'art de commander les esprits infernaux, aériens et terrestres, faire apparaître les morts, lire dans les astres, découvrir les trésors, sources minières, etc. ou enfin, *La poule noire. Sciences des talismans et anneaux magiques, art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits aériens et infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes : acquérir la connaissance des sciences secrètes ; découvrir les trésors et obtenir le pouvoir de commander à tous les êtres, déjouer tous les maléfices et sortilèges.*

Dans ses volumes philosophiques, Dame cherchait le sens de la vie et aussi de la mort. Elle était littéralement hantée par cette dernière. Adolescente, elle avait trouvé dans un texte de Montaigne que « philosopher, c'est apprendre à mourir », et tentait depuis de conjurer son angoisse dans les livres de la sagesse. Après maints efforts pour les interpréter, critiquer, elle s'était forgé une éthique singulière : elle n'échapperait pas à la mort, mais la retarderait en l'administrant à ceux qui pourraient attenter à sa vie. Plus important encore, cette capacité à donner la mort lui offrirait une proximité avec celle-ci, une manière d'accoutumance qui adoucissait son heure finale. Tuer pour apprendre à mourir.

Cette gestion du trépas passait également par les protègements que recelaient les ouvrages sorcellaires. Aussi portait-elle constamment sur son cœur une page arrachée de l'*Enchiridion*, laquelle comportait une formule incantatoire, la « conjuration aux flèches », utilisée entre 768 et 813 ap. J.-C. par l'invincible Carolus Magnus quand il partait en guerre. Avec cette protection, Dame Léonard bravait les balles pourvu qu'elles ne soient d'or.

Mais son amulette préférée restait le kaméot que lui avait offert en échange d'un passeport un juif de Syrie, commerçant du Bord de mer. Il provenait, avait juré le Syrien, d'un codex de la maison de Jéhu. Les noms des anges Michaël, Gabriel, Raphaël, Uriel étaient inscrits en hébraïque dans les coins du parchemin, qui incluait en outre des prières contre les coups du sort, de même qu'une supplique à Ahaviel protégeant l'amour, les amants.

Il émanait de Bruckner Kaborne une odeur que seules les narines les plus sensibles repéraient. Un effluve ténu mais déplaisant, entre frai et wen, entre poisson éviscéré et chair corrompue. Cette exhalaison inclassable avait vraisemblablement pour cause les costumes en peau de requin dont il aimait s'affubler.

Mais le plus déroutant chez lui n'était pas cela, ni même ses lunettes de soudeur. C'était qu'il était l'amant de la Première dame. En vérité, il y avait plus biscornu encore : le pays entier savait que le bras droit de Président-à-vie étreignait l'épouse de ce dernier chaque fois que la lune devenait grosse. Jusqu'à la faire couiner. Tous en étaient informés, hormis Président. Mais à bien y réfléchir, était-ce si paradoxal ? Qui oserait mettre celui qui devait tout savoir au courant de cette profanation ? Quiconque en avertirait le maître des survies signerait là son avis d'obsèques.

Bruckner, fils d'un humble prédicateur protestant, était à l'origine un employé de banque qui devait économiser pour aller au bordel faire sucer sa tête-graines. Dans son deux-pièces de Chancerelles, il y avait une petite collection de monnaie du temps de l'empereur Soulouque, deux habits noirs dont un élimé, une paire de chaussures ressemelées, un matelas, deux chaises basses, une cruche en terre cuite, une cuve émaillée, trois assiettes d'aluminium, une carafe, c'était tout. La rencontre avec Président changea son destin. Le

dictateur le fit député, chef des volontaires de la sécurité nationale, ministre et, surtout, extorqueur général de fonds publics et privés. En accomplissant cette dernière mission au bénéfice du despote, il ne manqua pas d'œuvrer également à son profit. Sa première source d'enrichissement fut le projet Président-à-vie-Ville, lequel s'inscrivait dans le Mouvement de rénovation nationale, vaste arnaque pour laquelle tout fonctionnaire devait souffrir une retenue salariale. À cela s'ajoutait le rançonnement d'entrepreneurs, contraints sous divers prétextes à des « dons » au régime. Pour optimiser ses malversations, l'homme s'acoquinait au besoin avec des membres de la pègre américaine ou française.

Un Français, Claude d'Abbaye, l'aida à monter une entreprise de vampirisation du petit peuple. L'affaire consistait à acheter à vil prix leur sang aux démunis, à en séparer le plasma pour le vendre en Amérique du Nord et en Europe. La chose fut tellement rentable qu'elle s'emballa. Pour faire face aux commandes croissantes de plasma, les prélèvements opérés chez ceux qui livraient leur vital liquide devinrent de plus en plus importants. Au point que certains qui s'engageaient pour dix ou quinze centilitres se voyaient siphonner un demi-litre. Quelquefois même, les « donneurs » étaient outrageusement vidés, asséchés. La nécessité de se débarrasser de leurs corps exsangues fut pour Kaborne le moyen d'un nouveau gain : il trouva à les vendre à des facultés de médecine étatsuniennes pour leurs cours d'anatomie.

Dès lors, le commerce de Bruckner perdit toute mesure. Il n'était plus question de transaction, de convaincre de pauvres hères d'échanger leur sang contre quelques piastres. De toute façon, les choses s'étaient sues, personne ne se présentait plus. Il n'était plus question que d'assassinats. Président, qui touchait sa part de ce négoce épouvantable, laissait faire.

À la mort du chef suprême, Kaborne, ministre de la Défense et de l'Intérieur, fut pendant dix-huit mois l'homme fort de la république. Son intimité avec Madame Veuve et Mère lui permettait de dominer l'adolescent velléitaire, joufflu, dépravé à présent Président, dont les seules passions étaient la chasse, la course automobile et l'enlèvement des plus chastes, pâles, jolies élèves des établissements congréganistes, qu'il souffletait, flagellait, gamahuchait avant de les renvoyer chez leur manman avec un chèque à quatre chiffres.

Le 18 mai, fête du drapeau, le cortège de BMW de Bruckner traversait l'Arcahaie, sa ville natale, poursuivi par des milliers de partisans à qui il lançait des brassées de billets. Ceux qui les attrapaient hurlaient : « *Viv pitit sité a ! Avi, avi Briknè, avi !* » Mais l'attribution à Kaborne d'une épithète (« à vie »), réservée désormais au fils du despote, commençait à inquiéter en haut lieu.

Il travaillait à être nommé Premier ministre quand une révolution de palais le destitua. Elle fut facilitée par le fait que son associé, Claude d'Abbaye, venait d'être arrêté à Paris avec une centaine de kilos d'héroïne dans sa voiture. Un autre motif de disgrâce fut qu'une des filles de Président, amante de Bruckner, avait fini par trouver crapoteux que celui-ci honorât également sa mère. « Chute d'un requin », titra *Time Magazine*.

Kaborne se réfugia à la légation de Colombie pour s'établir finalement à Miami. Sa fortune, provenant d'extirpations de toutes sortes, était estimée à un tiers du budget de l'État noir et rouge. Ces millions de dollars s'évaporèrent sur des tables de casinos de Las Vegas dont les responsables envoyaient chaque semaine quérir Bruckner par avion privé. Le dividende tiré entre autres de milliers de meurtres, de trafic de sang, de cadavres s'étiola donc en addiction, futilité.

Kaborne, dorénavant dans la gêne, réactiva son talent d'escroc, parvint à soutirer de l'argent à second Président-à-vie qui, un 7 février, à la suite d'une insurrection, avait dû lui aussi prendre le chemin d'un autre bord. Avec la somme obtenue contre l'assurance fallacieuse de permettre à Président de retrouver son pays, son pouvoir, Bruckner s'acheta une maisonnette en banlieue de Miami. Mais c'était insuffisant. Ses héritiers ne purent régler l'hôpital baptiste où il vécut ses derniers instants.

Dame Ernst, ardente catholique, fréquentait l'Église depuis l'enfance. Elle avait conservé avec tendresse les ouvrages religieux qu'on lui avait offerts jeune fille : bible, missel, livre de neuvaines, recueil de chants liturgiques, compilation de prières aux anges des puissances : Ragouël, Saraquiel, Ramiel, etc. Quand elle résidait en zone métropolitaine, elle ne ratait jamais la messe de 7 h à la cathédrale dont elle savait, en bonne dévote, distinguer les tintements de cloche : office commun, mariage, enterrement, baptême... Seul le son du tocsin lui était inconnu.

Sœur Rosaline Moncœur, de la congrégation des Salésiennes, trouvait dérisoire la fièvre spirituelle de la Léonard. Surtout quand elle affichait avec excès des ornements catholiques : crucifix, chapelet, médaille, ex-voto en collier. Les langues venimeuses assuraient qu'elle s'était fait nuitamment surprendre par le bedeau de l'église Saint-François de Bombardopolis en cagoule de pénitent que coiffait une barrette de soie moirée violette de nonce apostolique. À son doigt brillait un anneau cardinalice. Pour Rosaline, ces outrances étaient des essais d'expiation, tentatives de racheter des crimes abominables. La dame d'airain de Fort Dimanche réparait à sa façon une férocité digne des princesses atroces de Babylone-la-Grande.

Son dernier interrogatoire en sa prison remontait à trois jours. Elle avait tapé fort avec son bâton coco-macaque sur un apprenti

camoquin qui esquintait les photos polychromes et glacées de Président placardées dans la ville. Jusqu'à le faire mourir. Mais elle était aussitôt partie offrir du pain chaud, des rasades de café aux mendigots inquiets stationnant devant le perron de la cathédrale, avant de poursuivre par une visite aux aliénés de l'asile Défilée de Croix-des-Bouquets. Dame avait encore investi avec son escorte Cité-Sima afin d'octroyer aux déshérités du lieu moult billets de cinquante piastres adressés à la volée. Après la mêlée, le silence revenu, certains posaient sur la Léonard des regards attendris.

Elle avait en outre jeûné un jour entier, récité dix *Ave Maria*, soixante-six *Pater noster*. Insatisfaite, elle enchaîna avec des incantations à Damballah Wèdo, serpent causeur, révélateur d'énigmes, seul maître en final de compte :

Danmballah Wèdo se bon, se bon Aïda Wèdo, se bon, se bon

Lè m ap monte chwal mwen, gen moun k ap kriye.

Dame retourna à sa demeure avec le sentiment d'une journée bien remplie. Elle avait réalisé durant ce laps plus que ce que d'autres n'accomplissent en une vie : corriger la déviance (qui aime bien châtie bien), observer les principes fondamentaux des quatre Évangiles (dans leur esprit en tout cas), honorer la puissance des dieux de Guinée (n'en déplaise aux néoprotestants). En conséquence, elle se fit livrer cinquante-sept chandelles, illumina l'entour de sa couche, s'y étendit, demeura immobile jusqu'au chant du pipirite.

Voilà deux heures que Cantave espérait Mamoune à l'Ibo Lélé. Ce dancing au sommet de Montagne noire était le plus huppé de Pétion-Ville. Le morne verdoyant qui l'accueillait tranchait avec les hauteurs pelées du pays, offrait un panorama majestueux sur Port-au-Prince, la mer. On devinait un peu plus bas, entre les arbres considérables, des villas de mulâtres et de Noirs capables, avec leurs tuiles, leurs enceintes de calcaire.

Le parking était rempli de voitures. Les plus cossues avaient été placées auprès de l'entrée : Jaguar, Volvo, Cadillac, Buick. Mais une partie des deux mille personnes venues pour l'orchestre Volo Volo de Boston et son dernier succès, *Retounen*, avait gravi à pied la montagne. Les filles tenaient en main leurs talons aiguilles pour ne les chausser qu'à l'arrivée.

Cantave, à côté de la réception pour ne pas rater Mamoune, avait une surprise à lui faire : dans deux mois ils partiraient sur un voilier pour Miami, une autre vie. Il avait tout réglé grâce à la vente du carreau de terre que lui avait légué sa mère à Grand-Gosier. Le pays était un étouffoir qui devenait un charnier, et sa misère n'avait pas d'issue : il fallait fuir. Il avait pourtant reçu une lettre d'un cousin installé à Philadelphie qui le mettait en garde : « Aie bien à l'esprit que l'Amérique broie les hésitants, les malades, les inadaptés, les faibles. Seuls les forts, les déterminés y ont une chance, alors réfléchis

avant de partir. » Ces mots suscitèrent chez Cantave un soupir désabusé : ici, forts comme faibles étaient exposés, menacés, seule la clique de Président-à-vie était à l'abri.

Suivaient des conseils pratiques du cousin : « Apprends à nager, n'emporte aucun livre de couverture rouge, la Bible est par contre bienvenue. Quand tu seras à Miami, sois attentif aux annonces de tes songes. Dans les rues, surveille ta mise, sors toujours accompagné d'un ami qui connaît les lieux et seulement avec les papiers d'un frère en règle : pour les policiers blancs, tous les Noirs se ressemblent, mais évite les flics noirs, on ne la leur fait pas. »

Cantave n'attendait plus. Il avait scruté en vain les visages des arrivantes et était maintenant certain que Mamoune ne viendrait pas. Il se résolut à pénétrer dans la salle de bal. Les corps moites, liés tels des lianes, chaloupaient au son du compas puissant du Volo Volo. Les soufflants faisaient gémir les cuivres, le lamento du chanteur était comme percuté par des éclats de conga, de batterie. La soirée se terminait, le groupe reprit une dernière fois son tube du moment :

♪ *Ou pati*
Ou debake kay Fiyèt Lalo
Ou leve w pati
On gwo maten te plen solèy
Mwen pa ka viv san ou... ♪

À l'évocation de Fillette Lalo, un pressentiment le fit presque défaillir. Il se reprit, quitta précipitamment le dancing, dévala la montagne. Deux heures plus tard, il parvenait à Juvénat, chez le docteur. L'aube s'était levée, le portail était ouvert. Cantave sonna, héla Mamoune, personne ne répondit. Il entra. Dans des lieux ravagés, l'eau de la citerne coulait continûment, une mare s'était

formée dans un creux de la pelouse, auprès d'un fauteuil éventré et de toute une basse-cour – canards, poules, oies – décapitée. Sur la véranda, un chien avait la tête fracassée. Seul un lapereau blotti dans un hamac était encore en vie.

Cantave questionna les voisins, mais ce n'est que dans la petite favela que surplombait la maison qu'il obtint quelques informations. Les macoutes étaient venus hier, cherchaient Rey, l'avaient attendu toute la journée, il n'était pas venu.

Personne ne savait que très tôt, alors qu'il arrivait pour prendre son service à l'hôpital de l'université d'État, le docteur avait reçu un coup de fil. La voix ne s'identifia pas, mais il crut reconnaître celle d'un commandant du palais qu'il avait sauvé d'une tumeur au poumon. Elle murmura avant de raccrocher : « Ne rentrez pas chez vous, déguerpissez ! » Rey prit aussitôt sa voiture, passa récupérer son épouse qu'il venait de déposer chez une amie, prit la direction de la frontière.

Il roula seize heures, angoissant chaque fois qu'il devait s'arrêter pour faire le plein de gazoline, regardant à peine les pompistes, oubliant sa monnaie, se perdant parfois, se retrouvant, progressant kilomètre après kilomètre vers la survie. Il quitta le pays par Savanette. À la frontière, il n'y avait que des dindons endormis et un coq espagnol qui chantait malgré la nuit.

Las d'attendre, les VSN avaient saccagé la résidence du docteur, tué les animaux, emmené les domestiques à Fort Dimanche. Quand il apprit cela, Cantave retourna à la villa, sous un abricotier qu'il quitta lorsque le finement de la pluie masqua ses larmes.

Dame Léonard était dans un fauteuil, fumant cigarillo, considérant les pages nécrologiques du *Nouvelliste*. Parmi les funérailles prévues ce week-end, figuraient celles d'une amie d'enfance, Muguette Lapierre, sujette à des visions de sainte Véronique. Elle ouvrit le transistor. C'était l'heure des annonces mortuaires. Elle obtint enfin ce qu'elle cherchait : « la triste, déplorable, confondante nouvelle du décès du professeur Just Lapointe, bachelier en sciences pures, normalien, enseignant de mathématiques au collège Sacré-Cœur de Turgeau, fidèle serviteur de l'éducation ecclésiastique, membre de l'académie du gai savoir ».

Parents, amis, alliés étaient invités à la cérémonie mortuaire, qui aurait lieu en l'église Saint-Louis-Roi-de-France, non loin de Bourdon. Quelques minutes après, le journal parlé précisa que le service médico-légal de l'hôpital Général travaillait à l'autopsie de son corps, retrouvé hâve à Source-Matelas. Dame parut suffoquer, comme prise d'une crise d'asthme, avant de pousser un soupir infini. C'était là un de ses tics. Il indiquait qu'elle était l'origine de la mort de Just.

Lapointe était un farouche opposant au régime noir et rouge. À part ça, il ne faisait de mal à personne. C'était un homme vêtu d'un blanc élégant, dont la main agitait constamment une canne noire à pommeau d'ivoire.

La trompette de l'Apocalypse sonna pour lui une nuit à son domicile de Musseau. Les nervis de Dame Ernst étaient entrés sans frapper, défonçant la porte. Ils l'avaient surpris buste nu, en bas de pyjama, avant de l'assommer à coups de crosse, cependant qu'il réclamait de pouvoir revêtir une chemise. Après, les macoutes l'avaient chargé dans la benne d'un camion qui partit vers Source-Matelas, où attendaient deux saigneurs de Bruckner Kaborne.

Dame Ernst se dirigea vers sa bibliothèque, prit sur une table un livre de Président ostensiblement posé au-dessus d'une pile d'ouvrages de Gérald d'Andalousie, lut un passage : « Je suis l'électrificateur des âmes. » Elle eut un sourire en coin puis s'attacha à fermer une à une les ouvertures de la maison. Seule dans sa demeure close, elle se cloîtra dans une manière de cave dont la porte était dissimulée par un tableau monumental d'Hector Hyppolite. Les murs de ce réduit secret accueillèrent sur de nombreuses étagères des centaines d'ouvrages. Dame était dans son enfer. Elle tira d'un carton une enveloppe expédiée de Montréal, en sortit un tiré à part de Charles Larchevêque : *L'interpellation mystique dans le discours de Président-à-vie* et, à la lumière d'une bougie, en entama l'étude.

Ce matin-là, Dame Léonard eut un accès de folie. Elle déchira son uniforme bleu, enleva ses lunettes, ses bottes, resta en petite culotte. Le pays la désespérait. Il lui paraissait irrémédiablement enfermé dans des dichotomies renouvelées au fil des temps : bossale/Créole, Noir/mulâtre, noirisme/mulâtrisme (faces d'une même médaille ?), ville/pays en dehors, militaire/civil, nanti/démuni, lettré/illettré, Français/Créole, gens d'ici/gens d'autre bord... Elle eut l'intuition que cette succession d'oppositions irréductibles prenait source dans le nihilisme de la Grande Révolution. Un mot d'ordre de l'époque lui revint : « *Koupe tèt, boule kay.* »

Couper la tête des Blancs ? Après tout, ils l'avaient bien mérité. Mais pourquoi diable brûler leurs maisons, ces luxueuses demeures coloniales où il faisait bon vivre ? Pourquoi ne pas les avoir gardées au profit des révolutionnaires ? Elle n'alla pas plus loin, empêchée par le sentiment qu'elle délirait.

La Ernst saisit maintenant un marteau, empoigna une croix, éructa : « À bas Babylone, Babylone-la-salope ! » Babylone pour elle, c'était l'empire américain, son capital, son armée, ses services secrets, qui menaçaient régulièrement Président-à-vie de déchéance, malgré les gages d'anticommunisme qu'il leur donnait. Sa crise s'accéléra :

— Je suis Cheftaine de la milice, j'ai trente mille volontaires sous mes graines, au service *ad vitam aeternam* de l'aimé irremplaçable.

J'enverrai un article au *Nouveau Monde* pour expliquer ça. Et malheur s'il n'est pas publié !

Dame se rappela qu'elle faisait peur aux enfants, se mit à pleurer. Elle se reprit après une rasade de Barbancourt, pérora :

— Lundi, c'est moi. Mardi, c'est moi. Dimanche, c'est moi. Moi, agent de sûreté de Président-à-vie. Moi, soldate infailible. *Florebo quocumque ferar !*

Des prédictions l'inquiétaient : Président sera renversé ; les mercenaires US ont pris les armes, la mer ; l'élite vertueuse sera annihilée.

— Foutaises ! La république noir et rouge ne périra point. Le maître est immatériel, la révolution survivra.

Sur ce, Dame Ernst se rhabilla, chaussa des bottes vernies, sortit au pas de l'oie en psalmodiant un poème de l'homme en frac et haut-de-forme :

Exilé dans mon pays Affreux tel un fou
Je laisse ma chambre triste
Sans chapeau
Sans veste
Ventre creux
Je marche interminablement
Frappe à toutes les portes
Mais le noir de ma peau
Se confond avec la nuit
Personne ne me voit

Macoutes et fillettes Lalo accouraient à la recherche de ceux affichant leurs haillons, leur hideur. Ils arrivaient au réveil, avant que la ville ne soit indisposée par les exhalaisons des errants. Il était vain de les fuir car ils étaient mandatés par le Ouin des Iwa qui avait commandé : « S'ils se cachent, révolvérisez-les. »

Les miliciens avaient pour mission, chaque aube que Dieu faisait, de vider la voirie de ses malodorants en les amenant dans un dépôt de la rue des Fronts-Forts, où ils devaient attendre, assoiffés, affamés, la tombée du soir. Les errants n'avaient donc que la nuit pour mendier, boire, manger. Condamnés à une rupture de jeûne incertaine, ils finissaient étiques, cadavres légers.

C'est que Président-à-vie misait sur le tourisme qui était, assurait-il, l'idéal économique des pays pauvres. Et lui, leader du tiers-monde, devait montrer la voie. Il se voulait également le continuateur de l'œuvre d'un prédécesseur, l'Estimable, qui l'avait fait ministre. Ce dernier, avant d'être évincé par Général Pantalon de fer, avait organisé une exposition universelle qui attira, sur une place du Bicentenaire exhaussée d'oriflammes, des visiteurs de partout.

Depuis, les Blancs débarquaient en masse des paquebots, de l'aéroport, avant de déambuler torse nu ou en chemise à fleurs, chaussés de sans-gêne, les poches pleines de billets verts. Ils ne devaient surtout pas être harcelés par des fétides sollicitant five cents,

du kòb. Ce n'était bon ni pour l'image du pays, ni pour les affaires de Président, à qui l'industrie touristique ristournait 10 % de ses bénéfices. Cela justifiait la mise à l'écart, la journée, des gueux en dérive.

Pourtant, depuis quelques jours, le ramassage des mendiants était infructueux. Ce n'était pas qu'ils résistaient à leur transfert au dépôt, c'était qu'ils avaient disparu. Ils se terraient dans des tuyaux, des égouts, des épaves. Parce qu'en début de semaine, auraient été surpris rôdaillant aux abords de la rue des Fronts-Forts quinze tueurs de Bruckner Kaborne. Habillés gris pintade, arborant des lunettes noires, ils portaient des havresacs de paille où tintinnabulaient couteaux affilés et bocaux profonds.

La rumeur effarait tellement les quémandeurs qu'ils n'avaient cure des menaces de révolvérisation. Car quand on apercevait les égorgeurs, il était tard, trop tard. Certains se limitaient à trembler, d'autres récitaient le rosaire, d'autres encore observaient le vol lourd de sept pigeons au-dessus de leur tête, promesse d'affliction. D'autres enfin estimaient qu'ils avaient atteint le bout du bout de la déréluction.

Les mendigots en fait angoissaient pour rien. Les saigneurs s'étaient tout bonnement retrouvés dans une cantine rue Traversière, à quelques encablures du dépôt, pour célébrer l'épiphanie, ripaillant de riz Madame Gougousse, de bouillon tête-cabri, d'acras, de petits pains hareng saur, de manioc à la pisquette, de cassave bobori, le tout imbibé de cola Séjourné et d'augustes clairins : ceux de Saint-Michel-de-l'Attalaye et de Sonson Pierre-Gilles.

Dame se réveilla tranquille, se détira, se versa une tasse de café, y ajouta un peu de rhum (c'était meilleur ainsi), la dégusta puis attaqua son petit déjeuner : bananes jaunes bouillies, œufs frits mouillés de sauce piment. Vinrent des exercices de mise en forme : levers d'haltères, abdominaux, pompes. C'était maintenant le temps de la méditation dans le jardin, au milieu de pieds d'oranges, de mangues, de cerises, de grenades.

Malgré la rumeur d'une invasion prochaine, la Léonard resta dans son verger à chasser les oiseaux : engoulevents grouillécor, moqueurs polyglottes, merles vantards, parulines yeux-rouges, zénas d'Hispaniola. Elle les offrirait à Malouk, son dogue de Mirebalais, à moins qu'elle ne les gobât crus. Un vent doux souffla à travers le parc puis la ville, faisant chanter les arbres, voler les chapeaux de paille, soulevant les jupes.

Le lendemain, des tracts rejetant la présidence-à-vie circulaient massivement. Le régime y répondit par des discours répétés du Sauveur diffusés par Radio nationale. Ce fut d'abord une intervention de quinze minutes toutes les heures, du lever du soleil à minuit. Les jours d'après, on passa à une diffusion vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les propos du doctrinaire infallible étaient ponctués à intervalles réguliers de vingt-deux coups de canon.

Les tracts contestataires continuaient à proliférer. Dame décida d'une grande rafle. Pour limiter les dégâts collatéraux, les enfants victimes de balles perdues, elle sortit un communiqué : « Les parents sont invités pour les deux jours qui viennent à garder chez eux leurs fils et filles. Ceux qui souhaiteraient malgré tout les envoyer à l'école sont conviés à marquer les noms et adresses de leurs rejetons sur le pied droit de ces derniers afin que la police puisse les identifier en cas de décès. »

Les rues de la zone métropolitaine étaient devenues vides. Les magasins avaient baissé rideau, tout s'était figé à l'exception des salons funéraires, qui étaient nettoyés, lustrés afin de faire face à l'affluence dès la fin du couvre-feu.

Des tirs se firent entendre dans plusieurs coins de la ville. Des gémissements aussi. Des encagoulés semaient la frayeur. Ils appréhendaient force suspects qu'ils emmenaient à Fort Dimanche. D'autres étaient abattus devant le palais et laissés en pleine rue comme rats crevés, avant d'être récupérés par des proches. Ceux dont personne n'avait voulu étaient charroyés vers Titanyen et l'oubli.

Dame Ernst Léonard avait aujourd'hui repris sa méditation. Quel pouvait être le rôle de Fort Dimanche dans l'entreprise de rénovation morale, sociale, raciale, radicale, totale voulue par Président-à-vie ?

Cantave était arrivé hier au Môle-Saint-Nicolas. La nuit du lendemain, sous une demi-lune, il embarquerait sur un kanntè, petit voilier qui gagnerait la passe du Vent, longerait Guantánamo, Great Inagua, Great Exuma, Andros Island, Bimini Islands pour atteindre Miami.

Comme il avait payé pour deux mais partait seul, le boss-capitaine, par compensation, par confiance aussi, lui avait confié l'objet le plus précieux de la traversée : laalebasse magique. Le fruit avait été cueilli, évidé, séché, puis un hougan avait gravé à l'intérieur le vèvè de Legba, celui qui ouvre les barrières. Il l'avait encore rempli de degrés, de mystères, avant de le sceller. Laalebasse ainsi préparée, montée, devait si nécessaire être projetée sur le navire garde-côte américain qui tenterait de les arraisonner. Le voilier alors lui deviendrait invisible.

Il fallait s'assurer également du support d'Agwétaroyo, lwa des eaux. Le capitaine rassembla les passagers sur la plage, une quarantaine de personnes, dessina sur le sable mouillé un canot à voile. Quand ils virent le symbole d'Agwé, deux adventistes se mirent à l'écart.

« Agwétaroyo, têtard d'étang, anguille, coquille de mer, amiral, maître de la vague salée, seigneur des bateaux, lwa blanc, par ton

pouvoir, papa, laisse-nous partir, on ne peut plus rester, emmène-nous au pays où la misère est finie ! »

De l'autre côté de la crique, masqué par un récif, assis sur un canon rouillé, un mulâtre au teint très clair, en habit blanc d'amiral, barbe et cheveux longs, coupe de champagne à la main, trident dans l'autre, les fixait de ses yeux vert d'eau, les regardait s'en aller.

Cantave fixa longtemps la côte du Môle. Quand il ne la vit plus, le goût épicé de Mamoune lui revint en bouche.

Passer des nuits, des jours, dans une barque ouverte, surchargée, était une épreuve. Le soleil carbonisait les peaux. L'eau douce disparaissait, laissant place à la soif. Au large de Great Exuma, ne restait qu'un litre de clairin Vaval, qui servait à humecter les lèvres des plus chanceux. Des jumelles impubères tentaient de boire leurs larmes. La faim était davantage supportable car personne ne gardait rien. Un vieillard tirait inlassablement sur sa pipe de terre froide en répétant mécaniquement : D.P.M ! Droite pour Miami ! Droite pour Miami ! Les femmes enceintes menaçaient de casser les eaux. Un épileptique écumant au mitan des corps comprimés fut confié à l'océan.

À quinze miles de Miami, une stridence fendit la nuit. Les projecteurs d'un garde-côte balayèrent la mer, s'arrêtèrent sur le voilier. Un haut-parleur vomit :

— *Stop, stop right now ! We are US Coast Guard, you are under arrest ! Alto, alto ahí ! Somos guardacostas de los Estados Unidos, ustedes están bajo arresto ! Stoppez, arrêtez-vous maintenant ! Nous sommes des garde-côtes des États-Unis, nous vous arrêtons ! Kanpe la, kanpe la ! Nou se gadkot ameriken, n ap arete bato a !*

Des passagers paniquaient :

— *Anmwe metrès Freda, anmwe ! Au nom du Décalogue, Jésus Saint Sauveur, viens-nous en aide ! Vierge Altagrace, Ave Maria,*

sauve-nous !

Le boss exigea silence, fit signe à Cantave de le rejoindre à l'avant, commença à implorer :

— Papa Legba, Maître du grand chemin, Seigneur d'outre-clôture, *souple, ouvri baryè a, delivre nou ! Pitit ou lanmen w*, dégage la route !

Le bâtiment militaire approchait. Quand il fut sur le point de toucher le voilier, le capitaine fit un geste à Cantave, qui fracassa la calebasse sur la proue du coast guard. Elle éclata en un bruit jamais entendu. Les projecteurs s'agitaient à présent en tous sens, fouillaient le vide. Ceux qui les manœuvraient n'y comprenaient rien. Le bâtiment recommença ses stridulations cependant qu'au-devant du kanntè l'index bleuté d'Atibon Legba indiquait aux nouveaux marrons les lumières de Miami et qu'à l'arrière, les sirènes d'Agwétaroyo poussaient.

La Léonard se remémorait sa vie d'enfant. Elle était intelligente, travailleuse, toujours première en classe. Elle y allait en robe rose, sandales de moniale, marchant vite pour rejoindre ses maîtresses, ses camarades. Les garçons – son école était mixte – la fascinaient. C'est qu'elle se demandait ce qu'ils cachaient sous leurs shorts, y supputant motif à émerveillement, à chose épatante qu'un jour béni elle découvrirait.

Lorsque la future Dame Ernst obtint son Certificat, elle renonça momentanément aux garçons, exigea de ses parents qu'ils l'inscrivent au fameux collège de filles de Port-au-Prince : l'institution Sainte-Rose-de-Lima, sise à Lalue, qui garantissait 100 % de succès en rhéto et en philo. Elle se savait brillante, se disait qu'elle valait cela.

Elle habitait déjà Bois-Verna, dans une pension à devanture fleurie, faisait du vélo au champ de Mars, connaissait par cœur les saints et saintes du calendrier grégorien, fréquentait les bibliothèques de l'en-ville comme de l'en-dehors, jouait au scrabble l'après-midi et, la nuit, dansait seule la meringue, virevoltant au son d'Occide Jeanty.

Dès 16 ans, elle s'était éprise dudit Ernst Léonard. Excepté leur passion commune pour la langue latine, nul ne savait pourquoi ils étaient ensemble, elle non plus. Lui savait. Il recherchait son énergie, ses éclats de rire, ses sourcils broussailleux, son autorité, sa démesure.

Le temps avait passé, la dictature devenait de plus en plus dure, ce qui révoltait nombre d'observateurs extérieurs, persuadés qu'elle était déjà bien trop féroce pour qu'on en rajoute. Plusieurs ambassadeurs avaient été expulsés. Mais les plus inquiets étaient les gens du pays, qui pouvaient à peine respirer.

Dame, elle, souriait à l'écoute des discours de Président-à-vie, affichant sa fierté du régime. Dans un accès de colère après le propos menaçant d'un sénateur étasunien, elle cria : « Je ne quitterai jamais mon pays, ne prendrai aucunement le chemin de l'ailleurs. » Et conclut, elle l'avait lu quelque part : « L'exil m'est impie. »

Dans sa villa cossue de Miami Beach, sous le manguier qu'il avait planté, Cantave fixait souvent la mer. Après quatre années de galère, exploité sans papiers dans une laverie de Downtown, dormant avec quinze autres migrants dans la crasse d'un réduit, Legba lui avait une fois encore ouvert la barrière. Il décrocha le gros lot de la borlette clandestine que ses compatriotes avaient créée dans la ville. Les numéros qu'il joua étaient ceux du billet qu'il avait acheté pour Mamoune à Ibo Lélé. Puis tout était allé très vite. Il épousa une citoyenne américaine originaire de chez lui, obtint ainsi une green card, fit des placements judicieux : des commerces de forfaits téléphoniques à Little-Pays, quartier de Miami où résidaient nombre de ses compatriotes. Les bénéfiques furent réinvestis dans l'acquisition progressive d'une cinquantaine d'appartements d'occasion à Fort Lauderdale, retapés à bon compte par des débarqués récents de kanntè. Entre ses commerces et ses locations, Cantave était désormais un homme établi.

Tous les ans, à l'approche de l'anniversaire de son rendez-vous manqué avec Mamoune, il entrait dans un temps de gravité, ne parlait plus à son épouse, à ses enfants, déléguait à son adjoint la conduite de ses affaires, louait une semaine une sorte de hangar à Little-Pays, à l'angle de l'avenue Félix-Morisseau-Leroy et de la 59^e rue, entre la librairie Mapou et l'atelier d'Édouard Duval-Carrié. Il

en décorait l'intérieur comme l'Ibo Lélé dans son souvenir, avant de faire venir de Boston le Volo Volo pour jouer sept heures durant un même morceau, *Retounen*.

L'orchestre arrivait à Miami la veille du jour en question, en même temps qu'une jeune femme dont la complexion, la kinésie rappelaient celles de Mamoune. Cantave l'avait rencontrée au détour d'un boulevard de Brooklyn. Elle était de dos, un espoir insensé l'avait traversé, faisant battre ses tempes. Mais quand elle s'était retournée, sa déception avait été sans limite. Elle n'était pas du pays de Cantave, mais du Bénin. Il lui paya à New York des cours de danse compas et, contre 5 000 dollars, la conviait chaque année à baller toute une nuit.

Cette somme était un enjeu pour Ayo. Souhaitant éviter tout impair, elle ne posait aucune question sur ces nuits singulières. Mais elle était déroutée par le comportement de Cantave, généralement distancié, limitant leur interaction au règlement de choses pratiques : la réservation du billet d'avion, de l'hôtel, la mise à sa disposition d'une voiture avec chauffeur. Paradoxalement, il devenait complètement fusionnel quand arrivait le moment de danser. Il lui prenait le bras avec une tendresse inattendue, leurs lèvres s'effleuraient, leurs corps se nouaient.

La première heure de la première nuit, un incident se produisit. Au cours du collé-serré, le zozo de Cantave forçait et, malgré le tissu de leurs vêtements respectifs, s'aimanta à la bouboune d'Ayo. L'oscillation intense de leurs corps, la pression du compas contraignirent Ayo à des soupirs suivis d'halètements irrépressibles. Confus, Cantave s'excusa, veilla à ne plus se laisser aller.

Cette contradiction entre intimité et distance conduisait Ayo à considérer Cantave comme un de ces nègres infortunés que la rencontre inopinée avec la richesse avait disjonctés. Mais il y avait cette désespérance dans ses yeux et ces larmes qui coulaient de leurs

premiers pas jusqu'à la fin. À tel point qu'au petit matin, lorsque épuisés ils s'arrêtaient, elle se demandait ce qui l'avait le plus trempée : sa propre sueur ou les pleurs de son cavalier.

Dame Ernst cherchait ce matin-là à repérer sa fraîcheur, sa candeur. Un soupirant, le lieutenant Godefroid Février, avait employé ces termes à son endroit, elle n'en revenait pas. Elle se planta entre deux glaces, l'une pour se regarder de face, l'autre pour s'apprécier de dos. En cette matinée crachine, elle était vêtue d'une robe mauve qu'agrémentaient des bottines parme. Elle fumait sans arrêt des cigarettes Splendid en agitant un éventail. Le mouvement de l'air bougeait ses lunettes écaille, le matin était doux, l'éventail superflu. Mais sa manipulation lui conférait peut-être cette allure fraîche, candide, qu'avait détectée Godefroid.

Elle se laissa tomber sur un gros canapé, croisa les jambes, alluma une autre cigarette. Le cendrier était plein à ras bord.

Elle avait rencontré Godefroid à un tournoi de basket, rue Capois. Le colosse y avait déployé toute sa puissance, son talent. Mais quand elle était allée le féliciter au nom de Président-à-vie, un fait inconcevable avait possiblement été commis. Février, du haut de ses 2 m 19, courbé pour accepter une accolade milicienne, en aurait profité pour lui fourrer, le temps d'un clignotement, sa langue dans le creux de l'oreille. Comme nul n'avait rien remarqué, Dame pensa avoir halluciné. Ce geste improbable l'avait plongée dans un mêlement de perplexité, d'indignation, d'excitation. Puis le militaire s'en était allé en formation à Fort Benning. Elle l'avait revu quatre ans

plus tard, lors d'une parade au palais national. Là, il la gratifia d'une œillade qui lui ôta ses doutes. Il s'était effectivement passé quelque chose sur le terrain de basket. Elle sentit alors revivre ses premiers émois de jeune fille, quand Ernst débarquait le week-end chez ses parents pour l'emmener à la plage.

Godefroid, disait-on, était un fils illégitime de Maître-Minuit, dont le crâne touche le ciel, mais dont la taille ne se révèle qu'aux nés coiffés détenteurs d'un œil déceleur de fantômes, zombis et autres nocturnes. Maître l'avait conçu avec une paysanne de Petite-Rivière-de-l'Artibonite sortie remplir sa cruche une nuit de pleine lune. C'était presque une enfant. Maître-Minuit l'avait couverte de son ombre infinie tandis qu'elle se débattait, surprise, pleureuse. Seize mois plus tard, elle accouchait d'un fils de stature excessive, à la peau charbon, aux yeux azur.

Dame Ernst se refusait à Godefroid. Pas par manque de désir : ses yeux ciel la faisaient fondre. Pas par pudeur : elle en avait tant fait. Pas par désintérêt : ses mensonges la flattaient. Pas par effroi : elle en avait vu d'autres, faisait toujours face, encaissait grave. Mais parce qu'il lui inspirait assez de tendresse pour qu'elle ne veuille point l'exposer. Tous ses amants ou presque mouraient prématurément, celui-là, elle souhaitait le préserver.

Tous les jours, Président-à-vie recevait des lettres anonymes dénonçant les horreurs de la Léonard. Sa dernière trouvaille était de ne nourrir ses prisonniers qu'avec une sorte de bouillie de maïs pilé projetée sur les murs des cachots qu'ils devaient lécher. Cela confortait le prépotent dans son choix de Dame comme exécutrice de ses basses œuvres. Deux courriers néanmoins l'agacèrent. Le premier, anonyme, était libellé ainsi :

« Excellent,

Madame Ernst ? Une bonne chose pour le pays et pour toi. Très bonne chose ! Garde-la à Fort Dimanche, aux VSN, mais fais-la en plus mairesse de la capitale. Elle mettra à l'étau les boules-graines des gueulards métropolitains. Encore moins de bouches vont l'ouvrir.

Je l'ai vue édenter d'une frappe de coco-macaque un freluquet en pantalon pattes d'éléphant qui serrait un afro sous un képi, et on certifie qu'elle fait parler les comploteuses en rentrant un rongeur affamé dans leur vagin.

Pak ! dans les dents désobéissantes, rat ! dans les boubounes séditieuses. Raide, efficace.

Cette sacrée Ernst est la force vive qui te débarrasse des gêneurs. Ils mettent des souliers neufs, embrassent leurs fils et vont à l'aéroport. Ça vaut bien une récompense. Mairesse de Mirebalais, c'est pas assez. De Port-au-Prince, ça aurait plus d'allure.

Alors Excellent, donne-lui la ville et délivre-nous du mal. Amen. »

La seconde missive émanait d'un schizophrène impénitent, Dominique Élisée, récitant de la *Bhagavad-Gita* et pseudo-scribe zen qui affirmait avoir vécu cent vies, dont celles du fondateur de la bibliothèque d'Alexandrie, d'un moine copiste milanais des temps obscurs et de Charles Belair, neveu de Toussaint Louverture combattu par Dessalines, assassiné avec son épouse Sanité en 1802 au prétexte qu'ils avaient tué trop de Blancs. Il prétendait encore être un cousin de Dame :

« Je viens vers votre Grandeur afin de témoigner de tout le bien que m'inspire ma cousine, Dame Eulalie Élisée Ernst Léonard Sélusmen. Nonobstant les propos des odieux, jaloux et autres amers, notre Dame pourrait être considérée comme une bienheureuse tant elle mérite honneur, respect. En fait, si l'Église reconnaissait ses meilleures ouailles, le pape aurait dû la canoniser, car elle a passé sa jeunesse à rendre grâce à sainte Rose de Lima et sa vie d'adulte à pénétrer la magie de la Bible, échanger avec les archanges antérieurs, affronter Lucifer. Dieu en récompense a permis que ses cheveux soient frôlés par l'aile de Gabriel. Mais l'Église, elle, n'a rien fait pour la sanctifier. Cette même Église ingrate qui vous a excommunié quand vous avez exigé la noircissement des clercs. Notre Dame est également une fervente adoratrice de Damballah Wèdo. Elle semble même, en certaines circonstances, se comporter en véritable lwa, capable de donner des visions, faire tomber la pluie, traverser les frontières des mondes oubliés, remporter des guerres, ressusciter des morts, offrir le repos éternel à La Vilokan. À tel point que dans les houmforts agréés par votre Excellence, sa photo concurrence à présent les images d'Erzulie Dantor. Je vous suggère donc de la monter en grade, d'en faire le ministre des Cultes de la république.

En espérant que vous donnerez une suite favorable à cette suggestion, je vous prie, Éminence, de recevoir mes salutations hautement patriotiques. »

Président convoqua Dame, lui tendit les lettres, reprit la voix du Baron :

— Alors comme ça, cheftaine Léonard, vous êtes devenue un lwa. C'est un lwa du jour ou de la nuit ? Un lwa pour les sentences ou les félicités ? Laissez-moi rire ! Et il conviendrait en sus de vous donner du galon ? !

Dame, réprimant son trouble, lut les courriers, répondit :

— *Aquila non capit muscas*, Président, ces écrits sont absurdes. Et mon cousin est un dingue. Ancien errant immobilisé par des fractures aux clavicules, à la verge, il passe son temps à relire le *Mahabharata*, à écrire des poèmes, à expédier ses divagations à la terre entière.

— Un détraqué qui fait chier le monde avec ses délires ! Il encourt le poteau d'exécution...

— C'est aussi un admirateur de Carl Brouard, Excellence !

— Ah, quand même ! S'il aime Brouard, c'est qu'il n'est pas totalement déraisonnable, quoiqu'il semble pas mal atteint.

— Il déclame aussi des poèmes de Magloire-Saint-Aude...

— Bon, je passe cette fois. Quant à votre promotion...

— Président, c'est vous mon papa-lwa, laissez dire les radotages, pardonnez à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font.

Président-à-vie, adouci, eut un geste miséricordieux, conclut :

— L'Histoire me comprendra !

Les médias du pays annonçaient une éclipse solaire. La nouvelle avait quelque chose de dramatique. Bœufs, moutons, cabris étaient au repos, la Croix-Rouge en alerte. Des jeeps du gouvernement couraient les rues, gyrophares éclairés, diffusant au portevoix une même annonce : « Port-au-Princiens, Port-au-Princiennes, ceci est un communiqué de la présidence : durant l'éclipse, aucun citoyen, aucune citoyenne, adulte ou enfant, ne devra quitter sa maison, sa case, son reposoir, sous peine d'arrestation, de condamnation, d'exécution. En sus, nul ne devra fixer le soleil visière relevée sans les lunettes spéciales remises obligeamment par la république ». La population reçut obséquieusement le message. Personne n'osa faire remarquer que pas une paire de lunettes n'avait été distribuée.

C'est que toutes sortes de bruits couraient. On craignait que les guérilleros ne passent à l'offensive quand surviendrait le fait-noir. Chandelles et armes lourdes avaient été découvertes stockées en bordure du palais. Mais le plus angoissant était la prédiction du pasteur Eugène Jean-Baptiste, lequel du haut de sa chaire sise 22, avenue Monseigneur-Poupelard, assurait que quatre heures après l'éclipse, l'île sombrerait. Il se faisait là l'écho d'une hantise antique promettant l'apocalypse au territoire un jour où le soleil faillirait.

La Léonard trouvait injustes ces promesses de chaos. Qu'avions-nous causé pour mériter cela ? Les camoquins étaient indignes d'une

terre qui avait recueilli des gens d'Afrique éprouvés par l'océan, la rigoise, transformé les soldats polonais de l'armée napoléonienne d'extermination en frères de liberté, donné au monde un béatifié. Sa capitale plus que bicentenaire, tracée par le génie français, rénovée par des architectes du cru, internationalisée par l'Estimable président qui en fit un lieu d'exposition universelle, ne méritait point la noyade. Le pays non plus. Dédié aux saints, aux lwa, il ne saurait être détruit en un jour. Les Atlantes et le bon roi Salomon ne le permettraient pas, Ogou Feraille et ses guerriers encore moins. Les versets mauvais du livre apocryphe de Noé et de ses bluffeurs sont ici sans objet. Cette terre dont les mornes ébarbés abritent en vérité des arbres millénaires, où des palombes virtuelles roucoulent dans les branches, où des perroquets invisibles assurent aux enfants des lendemains préférables, cette terre, donc, persistera.

Une pluie fine se mit à tomber. Temps et lieux étaient maintenant ténébreux, comme dans l'Apocalypse de Jean de Patmos. Il fallait vivre l'instant présent, mépriser l'avenir. Dame ôta ses sandales plastique, mit le *Boléro* de Ravel, s'installa dans une dodine. À quelques cases de là, dans le hounfort déserté du quartier, une statuette en bois d'Azaka Médé plia le genou droit, salua Agaou, yeux levés, main droite sur le plexus solaire, puis ricana. Une denture nacrée illumina la pénombre. Dans son rocking-chair, l'épouse d'Ernst dormait poings fermés.

Dans le hangar immense transformé en salle de bal, il n'y avait que le Volo Volo, Cantave, Ayo. Cette dernière venait de boire un second litre d'eau parce que les 8,23 minutes de la chanson *Retounen* devaient être dansées non-stop, cinquante et une fois exactement.

Ce chiffre, Cantave en rêva plusieurs fois à compter de son arrivée à Miami. Il en chercha la correspondance dans la nomenclature numérique des songes. Mais le *Tchala* ne donnait pour ce nombre que des représentations énigmatiques : eau, égarer, invasion, ivre, juge, marteau, richesse, rideau, robe, soif, surette, tabac. Plus incompréhensible encore, ce numéro n'apparaissait dans le répertoire qu'associé à d'autres.

Il consulta une mambo de la 70^e rue, qui lui expliqua qu'il fallait en fait, une fois l'an, danser à cinquante et une reprises le morceau qu'il aurait dû baller avec Mamoune. L'aimée décédée posséderait alors la danseuse qui l'accompagnerait, reviendrait pour une nuit.

Le chef d'orchestre eut un geste ample et tout commença. Entre les riffs soufflés ponctuant le chant, il était question de la douleur d'un homme ayant perdu son amour parti imprudemment chez Fillette Lalo, diablesse insatiable d'une berceuse, croqueuse de petits oiseaux, d'enfants qu'elle déguste comme rossignol mange corossol. Il l'implorait de revenir :

♪ *Se ou ki tout mwen Bonè mwen, ma vie*
Ma fierté, mon tout
Oh mon amour, reviens ♪

Des réminiscences de levers à deux, de gestes tendres, de paroles sucrées avivaient son manque :

♪ *Lematen gen gen*
Se ou ki leve mwen nan kabann mwen
Ou banm yon ti bo : tchup !
Ou di m : chéri, comment vas-tu ?
Pote kafe pou mwen
Nou jwe tout lajounen ♪

Sur la piste, Cantave et Ayo alternaient pas alanguis, glissés, arrêtés, toupillés. C'était la quatrième année, la quatrième nuit que Cantave effectuait consciencieusement ce rituel et, contre toute attente, Mamoune ne revenait pas. La semaine d'avant, la prêtresse lui avait conseillé d'offrir aux Guédés, à Grande Brigitte, aux avatars du Baron (Cimetière, La Croix, Samedi, Criminel), des poulets, liqueurs, cigares, grains de café, parfums, bonbons, du clairin pimenté, du hareng fumé. Mais les lwa n'y avaient pas touché, et celle qui tournait, tournait, tournait dans les bras de Cantave restait invariablement Ayo. Aucun frémissement de transe, de chevauchement ne se faisait sentir.

C'est quand il attaqua la trente-deuxième reprise qu'il comprit : tout cela ne servait à rien, il s'était trompé, la mambo s'était trompée, Mamoune n'était pas morte.